

L'aventure du monde,

de 1992 à 2000.

RDM <http://rdm-row.hautetfort.com>



Dominique Marc DESCHAMPS
Jeudi 27 juillet 2000 16:10

Ma conscience s'emplissait d'une vérité enfouie sous les images d'une réalité présente, j'avais une aventure à vivre, ailleurs. Elle commencerait là-bas, en Afrique de l'Est.

Amusé par les commentaires et les inquiétudes des gens qui jugent sans savoir, j'écoutais alors les recommandations de ceux qui n'avaient jamais quitté l'Europe ou la France. J'étais persuadé qu'un paradis s'ouvrirait à moi parce que je le pressentais ainsi. Près d'un mois avant le départ attendu et redouté, car je serais alors confronté à la face réelle de mes rêves, je rencontrais une voyante aux allures de sorcière urbaine. Depuis Nancy, elle prédit que je partirai loin, pour

exercer un nouveau métier et je reviendrais plus tôt que prévu en raison d'une maladie ou d'un décès dans ma famille. Celle-ci prédisait donc mon départ pour l'Afrique, le 26 août 1992 précisément, ainsi que la disparition de ma Grand-mère paternelle en octobre. La date approchait, et une semaine avant l'envol vers la terre sur laquelle est née Lucie, notre ancêtre commune, je ressentais l'attraction de cet univers fantasmé d'une aventure africaine. Mes nuits étaient le théâtre de scènes exotiques, hautes en couleurs, nappées de senteurs fruitées, plongées dans des concerts de percussions. Le moment attendu se révéla exaltant. A l'approche de l'avion les images prenaient forme par la présence de quelques africains sur notre vol. Je pris conscience que cette aventure aurait lieu sur un territoire dont ils détenaient les secrets et connaissaient les histoires contées par les anciens. Tout en découvrant des paysages, des saveurs, des bruits et des atmosphères, je devrais m'approcher de ce peuple visité par tant d'hommes qui n'ont pas eu d'intentions aussi pacifiques que les miennes. Les premiers temps devraient être consacrés à l'acclimatation, car au-delà de toutes les idées reçues sur l'Afrique, la température et l'humidité vous posent immédiatement dans les conditions du réel. C'est à l'envol de l'appareil que le futur se manifesta comme quelque chose d'inévitable, dont j'avais rêvé, qui s'était préparé et dont je cherchais à extraire les meilleures émotions. Ce départ de nuit nous permis d'admirer Paris sous les milles feux des illuminations. Ces images étincelantes de la capitale laissaient entrevoir

l'écart existant entre cette vision brillante et globale, et la réalité plus affligeante de la mégalopole. Nous allions survoler d'autres villes, d'autres pays, et pouvoir mettre des images réelles sur les albums imaginaires de nos voyages en Italie, en Egypte, en Arabie, au Soudan, en Erythrée ou en Ethiopie. Rome, le Caire, Sanah m'avaient offerte leurs splendeurs aériennes, ce fut le moment de découvrir le pays et la ville de Djibouti. La mer Rouge, les déserts et les îles préfiguraient les escapades possibles depuis la ville principale. Les décors se plantaient rapidement lors du tour d'horizon. L'hôtel de luxe avec piscine contrastait fortement avec des enchevêtrements de tôles et de planches qui constituent les quartiers populaires, les bidon villes.

Au sortir de l'avion j'eus la certitude que le pilote avait oublié d'éteindre les réacteurs, je brûlais littéralement. Pourtant, les bruits ambiants étaient feutrés, comme assourdis par la forte humidité se condensant sur mes bras et ruisselant sur mon visage. A l'évidence, cette chaleur était pour longtemps une partenaire indissociable de la vie locale. Nous étions parti un beau jour d'août de Paris, et nous arrivions avec impression d'entrer brusquement dans une saison caniculaire. Les équipements qui nous semblaient salutaires ce soir là se révéleront indispensables tout au long des mois qui s'annonçaient. Les ventilateurs, climatiseurs, et moustiquaires allaient jalonner le chemin et nous faire savoir que toute action, ici, serait souvent une grande dépense énergétique, et il conviendrait d'y réfléchir et de s'y préparer. Ces constatations effectuées, la réalité

s'étant imposée à nous, le désir d'explorer l'environnement fût sentir, bien que les illusions s'effacent très souvent devant la vérité, j'étais sûr d'apprécier ce que je découvrirai. Le trajet de quelques kilomètres pour rejoindre le centre ville serait le début d'une suite ininterrompue d'étonnements, de consternation et de surprises surréalistes. Le taxi sortait tout droit d'un film de science fiction, le chauffeur et son véhicule avaient vécu l'apocalypse, et les cinq kilomètres se révéleront les plus bruyants et chaotiques jamais imaginés. L'aventure avait bien commencé. Les premières minutes du séjour affichaient la teneur des scènes de la vie quotidienne. Le sable est omniprésent, le ciel est dégagé et inonde nos yeux d'une lumière intense. Les femmes qui marchent le long de cette route portent des fagots immenses, d'autres des épis de bouteilles d'eau vides. Les pieds nus des enfants, leurs vêtements sales et en lambeaux sont une gifle au plus pur espoir de trouver un paradis pour tous. Une mosquée se profila avec les fidèles qui entrent pour participer à l'une des cinq prières quotidiennes, le chant du "mouzine" allait s'imprégner en moi, et demeure pour toujours le souvenir auditif de cette ville. En traversant l'unique voie ferrée qui relie Djibouti à l'Ethiopie j'ai cru que la voiture verte au toit blanc qui nous transportait se disloquait. En fait, ici, le sable et la poussière éprouvent la mécanique et les réparations sont effectués lorsque la voiture s'immobilise. Les roues, la carrosserie et le volant étaient donc toujours attachés, le véhicule semblant flotter littéralement et il fallait le tourner de trois quarts d'un côté à l'autre afin de garder la

voiture en ligne. Le chauffeur aux yeux exorbités semblait hypnotisé par la route, terrifié par les embardées de sa vieille japonaise et surtout sous l'emprise du "khat", un puissant euphorisant consommé par la majorité de la population. Cette plante présentée en branches pourvues de feuilles semblables à celles de la mâche fait partie du quotidien et prend part à de nombreuses cérémonies locales. Plusieurs kilos de ce feuillage vert sont offerts au père d'une jeune fille qui souhaite se réserver la compagnie de celle-ci, un an avant que soit célébré le mariage. Ces petites feuilles sont l'objet d'un respect quasi religieux, et leur consommation est répandue dans tout les milieux. A l'instar de nombreux pays, Djibouti a trouvé une nécessaire substance qui permet aux habitants de rejoindre des paradis artificiels, échappatoires communs aux être humains depuis la nuit des temps. La ville se profilait devant nous, l'avenue qui mène de l'aéroport aux quais de la mer rouge nous laisse découvrir un collège, un lycée, des cases en terre séchée et des enfants remuant dans la poussière des jouets improvisés. La route jusqu'alors lisse et dégagée devient le lieu d'un rodéo permanent entre les trous du bitume, et les véhicules gros et petits tracent leur chemin en étant sûrs de passer le premier. Les accidents, bien que peu nombreux sont spectaculaires, car on assiste à une désintégration totale de voitures rongées par la rouille et déchirés par de précédents accrochages. La place Ménélik sera notre destination finale pour cette journée, et pour bien d'autres, car il est possible de trouver toutes

les boutiques, administrations et lieux d'animation souhaités. Cette place fourmille de petits vendeurs de toutes sortes. D'ailleurs, une petite vendeuse d'une dizaine d'années m'a un jour épargné le paiement d'un "bakchich", suite à une petite erreur de circulation. Des cartes postales aux sammoussas, une pâte enroulée autour de viande et d'épices, des serviettes de bain aux copies de montres japonaises, des lunettes de soleil aux fouilleurs de poches très habiles, la place vous présente l'étendue des rencontres possibles dans la cité.

L'insouciance peut-être un bon moyen de rester hors d'atteinte des duos habitués à détourner l'attention du nouvel arrivant afin de le défaire de ses premiers billets djiboutiens. Une autre solution est la vigilance et un regard lucide sur les intentions de chaque interlocuteur. C'est là une des leçons universelles que donnent les voyages, il est bon d'avoir confiance en soi et d'être lucide à propos d'autrui. Le soleil cuisant s'installe souvent dans la vie des visiteurs de ce pays en marquant leur peau au fer rouge. Ces marques sont souvent les signes d'un futur bronzage, et sont au départ annonciatrices de nuits interminables et de mouvements ralentis par le frottement des vêtements qui vous lacèrent le corps. C'est une sage décision de commencer par visiter la ville les premiers jours, car ceux qui auront décidé de s'étendre sur les plages risquent de regretter cette recherche de plaisir trop rapide. Le jour, les rues de Djibouti montrent les restes de l'époque coloniale qui a modelé le visage architectural de cette ville. Les façades créent une atmosphère particulière, elles appellent

certainement en nous une conscience du passé de part les formes et les lignes d'influence européenne. Il existe un fort contraste entre les impressions ressenties et la réalité qui s'expose aux yeux des habitants provisoires.

Le marché aux épices, aux fruits, aux viandes et aux poissons inattendus offre un spectacle coloré, très odorant, grouillant de monde et de mouches envahissantes. Un autre aspect du secteur commerçant est celui des "caisses", ce nom entré dans le langage quotidien désigne la multitude d'échoppes construites les unes contre les autres, dans lesquelles l'acheteur potentiel

trouvera des vêtements locaux et européens, des bijoux, des sculptures, des poissons et autres animaux empaillés. D'innombrables occasions de négocier les prix se présentent car le premier annoncé est souvent quatre fois supérieur à un prix raisonnable, celui-ci étant généralement plus élevé pour le blanc que pour un natif. La patiente recherche et les contacts répétés avec les marchands conduisent à des découvertes intéressantes et créent une relation enrichissante. Plusieurs marchands, amusés par mes questions à propos de leur culture ont souvent pris le temps de me parler de leurs coutumes et ont été des médiateurs facilitant la compréhension d'autres interlocuteurs. En même temps qu'un lieu commercial les "caisses" constituent également une vitrine culturelle qui expose des objets de culte, des fiertés artisanales et les préférences des acheteurs, car l'adaptation à la demande est très fine. Ces lieux offrent à chacun l'opportunité de développer des aptitudes à la

négociation, à l'achat groupé en constituant un lot d'objet qui facilitera la discussion du prix. Il arrive souvent qu'un acheteur ayant cru à une bonne affaire se rende compte que le même objet a été acheté moitié prix par un autre. Au-delà des relations d'argent qui ne manquent pas de s'établir rapidement, il existe de réelles possibilités d'échanges sincères et de découverte culturelle. Celle-ci est possible lorsque les règles principales d'un sens essentiel de la diplomatie sont respectées. La confiance est fragile car ce pays a connu la violence et l'oppression de sa culture, la rancœur émerge parfois lorsque l'on évoque l'histoire du pays, et il est risqué d'amener la conversation sur le comportement des occupants européens par le passé. Au cours de certaines conversations j'ai pu exprimer mes regrets quant aux actes barbares commis envers les populations locales par les colons sûrs de leur supériorité. Par les relations amicales et bienveillantes entretenues avec des somaliens, des éthiopiens, yéménites et hindous j'ai vu s'ouvrir les portes d'un monde pratiquement inaccessible et digne des contes orientaux les plus fabuleux. Suite à de nombreuses rencontres autour d'une tasse de "chaï", le thé arabe aromatisé à la cannelle et à des conversations emphatiques, j'ai été convié à diverses activités coutumières telles que les mariages, les visites aux familles à la ville comme en brousse. Ces rencontres ont été une source d'éveil et une prise de conscience considérable de l'éventail de comportements culturels et humains dont regorge notre monde. Ainsi, le mariage est l'objet d'une série de cérémonies organisé à la demande

de familles préparant l'union de deux jeunes qui se connaissent ou non. Dans le cas d'un choix mutuel, le futur époux demande au père de la jeune fille de la lui réserver, il verse une certaine somme d'argent et lui offre du "khat" qui se déguste lors de la discussion. Pendant l'année suivante les familles, si elles ne se connaissent pas encore, auront la chance de le faire lors des rencontres habituelles de la vie citadine. La rencontre du père et du futur époux décidera donc un an plus tard du mariage envisagé. Lors d'une nouvelle rencontre autour du thé et du khat, on programme les festivités et chacun se réjouit des différentes cérémonies qui auront lieu. La première d'entre elles est précédée par la décoration des mains de la jeune fille, des bras des femmes, et de presque la totalité du corps des mères par une artiste qui dépose une pâte de henné sur la peau de celles-ci. Ce sont des motifs culturels ou religieux, très orientaux. La fleur dessinée sur mon poignet a été décrite comme un porte-bonheur et je pense qu'il s'agissait également d'un signe d'acceptation du groupe qui m'a sincèrement touché. Le jour venu, le jeune homme va avec sa famille et ses amis rencontrer sa deuxième famille et sa future épouse.

C'est à ce moment, si les futurs époux ne se connaissent pas, qu'ils se découvrent. Dans le cas des mariages auxquels j'ai participé les futurs mariés se connaissaient, et les rituels ont été accomplis par respect de la tradition. Le thé est servi et le khat est partagé entre les participants. Le moment du partage est très mouvementé, chacun voulant les feuilles les plus fraîches, et la scène

prend alors des allures peu cérémonieuses. La deuxième cérémonie a lieu le jour effectif de l'union et se déroule quelques jours plus tard, elle est précédée par un rassemblement des amis et membres de la famille du futur époux, réunion exclusivement masculine qui vise à marquer le passage du statut de jeune homme à celui d'homme adulte. Du chaï est servi ainsi que du khat, des boissons, et l'assemblée chante au rythme des musiques de circonstance. C'est bien sur pour un invité tel que moi, une découverte qui porte à considérer ces moments comme "hors du temps", hors de toutes références à ma propre culture. Lors du mariage yéménite, l'après-midi précédent l'union proprement dite, l'assemblée a été conviée à danser avec le futur époux, celui-ci montrant son appartenance à la culture yéménite par des démonstrations avec la "djambia", une dague courbe typique de ces pays. Sa décoration définit le rang social du propriétaire. Chacun étant vêtu d'un tee-shirt et de la "fouta", un large tube de tissu serré autour des hanches, il y a ensuite une grande euphorie lorsque l'on apporte une pâte de henné très rouge dont chacun essaye de barbouiller les autres. Lors d'une de ces fêtes j'avais remarqué une jeune fille mise en valeur par ces vêtements très colorés et visiblement exposé très consciemment. Mon regard se porta souvent sur le visage angélique et les habits magnifiques de cette jeune yéménite.

Un ami djiboutien m'expliqua par la suite que regarder avec insistance serait interprété comme un choix de ma part, et les parents ne tarderaient pas à me proposer les

conditions de mariage avec leur fille. Je pris soin d'éviter tout malentendu et préférais éviter toute rencontre avec d'éventuels beaux-parents. Ce même ami me dit plus tard que les parents avaient souhaité me rencontrer. Pendant ces danses à l'extérieur de la maison de la famille du futur époux, les femmes dansaient à l'intérieur, à l'abri des regards masculins. Le soir de la cérémonie publique viennent surtout des femmes, quelques une étaient voilées et nous offrirent le spectacle de leur beauté en dévoilant leur visage. Un des mariages rassemblait près de trois cent femmes toutes vêtues différemment, dont les tenues avaient été confectionnées spécialement pour cette occasion. Les jeunes époux sont accueillis par une pluie de pétales de fleurs et des chants qui recommandent à la jeune femme de veiller sur son mari, car il n'est pas n'importe qui. Ils s'assoient sur une scène où sont installés deux fauteuils royaux et un décor féérique. Devant eux vont danser les femmes et les jeunes filles qui le désirent, pour exprimer la joie de tous et donner un aperçu des facettes fascinantes du Moyen Orient. Une période est ensuite dédiée aux félicitations aux mariés et chacun monte sur la scène pour les rencontrer. La découpe conjointe d'un gâteau ponctue ensuite la soirée et de nombreuses friandises et préparations sont offertes aux invités. La distribution commence alors que les danses ont encore lieu, mêlant ainsi les saveurs exotiques aux ballets envoûtants. C'est tard dans la nuit que les mariés doivent découvrir leur nouvelle maison, qu'ils ne connaissent normalement pas. Elle a le plus souvent été aménagée par l'entourage

familial et constitue le cadeau principal de mariage avec souvent un voyage en Europe ou dans le pays d'origine d'un des époux. Un mouton est égorgé devant la porte de la maison, et les mariés passent au-dessus pour que des esprits malfaisants restent au dehors. Il sera mangé le jour suivant et pendant la nuit, les invités présents vont déguster l'ensemble de ce que savent préparer les mères des jeunes mariés. Ces multiples plats sont composés d'ingrédients les plus divers et mettent à l'épreuve toutes les nuances de goûts imaginables. Le poulet et le riz omniprésents sont accompagnés de boeuf, de mouton, de nouilles sucrées et de sammoussas, du plus doux au plus épicé. Cette grande cérémonie se poursuit le jour suivant par la visite de la famille proche ainsi que des amis qui viendront partager du thé et le mouton égorgé la veille. Le voyage marque la fin des cérémonies, celles-ci étant modulées par les compromis en fonction des origines ethniques des mariés. Le quotidien dans ce pays est un tissu de rencontres les plus diverses. J'ai pu, grâce à une pointe de curiosité et d'audace, participer à des expéditions en brousse avec des professionnels de l'Afrique pour le forage de puits dans les villages, pour le plaisir de rouler à moto dans le désert sur un sol craquelé et de marcher dans les montagnes pour connaître mes limites physiques, dans des conditions climatiques éprouvantes. Ayant rencontré un malien travaillant dans un bureau d'étude géologique, je fis ensuite connaissance avec le directeur du projet, un ingénieur géologue de Tarbes. La rudesse du pays rapproche les habitants expatriés, et lorsque l'on rencontre une personne

étrangère au pays, les liens amicaux s'établissent rapidement. Cette personne était en charge d'un projet d'aménagement de retenue d'eau dans le désert du Grand Barah, ainsi que dans une plaine proche de la frontière somalienne. Quoique cela puisse paraître étrange, on peut retenir l'eau dans un désert où la température dépasse cinquante degrés. Les périodes de pluies sont prolixes, bien que rares et courtes. Ainsi, le désert, fournaise où l'on voit facilement les mirages de notre propre imagination, devient un immense lac, peu profond et très étendu dont on peut capter l'eau dans des cavités creusées à même le sable. Cette eau retenue servira à abreuver les troupeaux passant par-là, ainsi que leur berger. L'étude et la réalisation du projet ont lieu sur place, cela permet de prendre en compte tous les facteurs inhérents au climat, aux conditions politiques et au personnel local. Les sorties de reconnaissance sur le terrain sont de très bonnes opportunités pour explorer l'environnement et rencontrer parfois des situations inattendues. Pendant une des sorties devant nous conduire jusqu'à une plaine proche de la frontière éthiopienne je compris qu'en accompagnant ces foreurs de déserts et de schistes basaltiques je pourrais connaître les lieux les plus reculés du pays. Au départ de Djibouti, très tôt le matin, la fraîcheur peut vous faire penser à une matinée de printemps. L'impression est surtout due au contraste entre les quarante degrés de la journée avec les vingt cinq du matin. Le soleil levant, la route libre vers le désert et la brousse, tout, dans cette tranquillité matinale

semble faire abstraction de la situation de guérilla qui règne au Nord du pays. Notre destination ne présente pas de danger, mis à part sa situation isolée, à trois heures et demi de pistes défoncées, praticables uniquement avec un véhicule tous terrains conduit avec la conscience des risques que constituent les pannes. La robustesse des 4x4 n'exclue pas la prudence et les envies de vitesse peuvent se conclure par une grave situation d'isolement, sans passage d'autres véhicules. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il est recommandé de circuler à plusieurs, avec des réserves d'eau et de carburant. La piste suivant et croisant la voie ferrée liant Djibouti à Addis Abbeba est en bon état, les minibus conduisent les villageois au marché assez souvent et les échanges nécessaires aux différentes peuplades impliquent un relatif entretien de cette voie de circulation.

Parcourir les paysages désertiques, et pourtant habités par de nombreux animaux, comme les gazelles, les porcs épic, les autruches et d'autres oiseaux ou reptiles permet de ressentir une pure sensation d'accès à l'inconnu. Le premier village vers lequel nous conduisait cette piste était peuplé par quelques bergers sédentaires conduisant leur troupeau aux alentours du village, parfois à plusieurs jours de marche. Les maisons construites de briques et de pierres carrées sont d'aspect rustique et groupées sur une colline. La pause dans le village, pour boire un thé ou un Coca avec l'épicier est encore un moment hors du temps. Le projet à l'étude, chacun dans le village sait pourquoi nous sommes de passage. L'eau est vitale et un tel projet est très apprécié. Les palabres

échangées nous reprenons la piste dessinée par les traces des véhicules et déformée par les pluies. Les quelques dizaines de kilomètres précédant le plateau qui recevra la piscine dans le désert nous éprouvent plus que les quatre-vingt précédents. A l'arrivée, le paysage ouvert nous laisse découvrir les montagnes noires basaltiques et les flancs verdoyants des collines éthiopiennes. C'est ici que viennent les troupeaux des villages voisins, ici les arbres à chèvres sont touffus, les oueds fourniront l'eau lors des pluies. Les relevés topographiques sont effectués et l'emplacement du réservoir est délimité par les repères. Le passage de quelques chameaux et des nomades justifie ces travaux et démontre que le lieu est bien choisi. Le milieu de l'après-midi annonce l'approche du retour, avec ces quelques kilomètres difficiles mieux vaut prévoir une marge de sécurité d'une heure, d'autant plus que la voiture s'est enfoncé dans le sable mou et poussiéreux. Le chemin change dès que le soleil descend, la lumière aveuglante s'adoucit et la végétation semble soulagée par cette relative fraîcheur. Le train circule quelques jours par semaine, et c'est au moment où nous traversons le village qu'il arrive. Surchargé de passagers et de marchandises, nous imaginons à peine le calvaire du voyage sous une chaleur accablante, tassé dans les wagons, chacun vient tenter sa chance car le port est un point important pour l'approvisionnement de l'Ethiopie. Le train démarre et libère le passage à niveau, nous allons faire la route ensemble jusqu'à Djibouti. Notre piste doit croiser trois fois les rails qui conduisent le train à la capitale. Le conducteur se prend au jeu et le

véhicule bondit d'une bosse à l'autre, engloutissant la piste en direction du prochain passage de voie. Le train est visible par son unique phare et nous sommes tout juste en avance sur lui. Il est vrai que passer les rails nous permettra d'éviter l'attente du passage de cent wagons. Les derniers virages arrivent, nous apercevons le passage au dessus de la voie et à quelques mètres il faut s'arrêter net, car le train surgit et nous coupe la route. La course que nous avons vécue n'est pour le train qu'une progression lente et constante sur une voie quasiment rectiligne. Elle continue jusqu'à la capitale, et aussitôt la dernière voiture disparue nous reprenons le piste à la rencontre du nouveau croisement. Nous arriverons avant le train, car celui-ci ralenti lors de son arrivée dans les bidons villes afin de prévenir tout accident et de prévoir le long freinage à l'arrivée au port. Au terme de cette journée pleine de connaissances, d'épisodes imprévus et d'une cavalcade insensée, il est temps d'aller déguster une dorade ou un steak. Le climat aride des déserts contraste avec la quiétude des plages djiboutiennes, celles-ci, lieux abrités entre les deux rivages de Tadjourah et de la capitale, se resserrent jusqu'à une mer intérieure. Les plages voient donc des vagues très douces caresser leurs sables ardents et l'eau à trente cinq degrés renferme de véritables trésors vivants. Les poissons perroquets, clowns et mangeurs de coraux, les raies et tortues marines sont autant d'animaux fabuleux à rencontrer dans les dix premiers mètres de profondeur. Le mythique requin baleine, les requins des sables, les murènes et les barracudas sont d'autres

espèces plus impressionnantes. Peu d'accidents sont recensés et les plus audacieux s'amuse à attraper la queue des requins, à priori inoffensifs. Pour trois jours, nous sommes partis sur un voilier afin de fêter des anniversaires, quelle bonne idée de profiter de cette mer magnifique. Nous mettons le cap en direction de l'intérieur des terres, vers le Goubet. Nous allons vers une presqu'île surplombée par une ville de montagne, plus exactement installée au sommet d'un volcan endormi. Un récif corallien nous attend, il renferme et attire de nombreuses espèces, son architecture naturelle renferme mystérieusement une arche sous laquelle il est possible de se glisser en entrant dans le ballet coloré de ses résidents. Lors du trajet jusqu'au mouillage, le barreur a lancé une traîne et pêché un long poisson bleuté dont la nageoire dorsale parcourt l'ensemble du corps. Les prises sont nettoyées et nous en profiterons pendant les deux jours suivant. C'est demain la journée anniversaire, et nous anticipons un peu l'ambiance de la fête, la principale activité sera de plonger à la découverte de ce fond surprenant. Le soir, le spectacle nous donne autant de joie que le festival coloré sub-aquatique. Le réveil est extraordinaire, le premier levé, je prépare quelques tartines et commence à pêcher en déjeunant sur le pont. Un autre marin occasionnel se présente et nous achevons de constituer notre premier repas de la journée. Le soleil déjà très haut, illumine les montagnes qui bordent la mer. Je me suis demandé si une piste faisait la jonction entre la plage et le sommet du volcan à neuf cent mètres d'altitude. La journée est rafraîchie par un

vent de terre très agréable, l'illusion de fraîcheur de l'air contraste avec la chaleur aquatique au point que nous transpirons parfois en étant dans l'eau.

Nous plongeons et observons encore le récif avec curiosité, un Congrè énorme se défile sous nos pieds, et des dizaines de poissons colorés nous entourent rapidement puis se désintéressent car nous ne sommes pas comestibles ! En prêtant attention aux poissons mangeurs de corail, je peux entendre sous l'eau le bruit de leurs dents qui arrachent peu à peu leur nourriture. Ils comprennent très bien lorsqu'on les suit, et ils se retournent parfois très violemment pour se faire respecter. L'atmosphère très sereine devint en quelques minutes totalement surprenante, les comportements des poissons changèrent, et le vent se calma. Ils étaient là, tout près, venant vers nous et captant notre attention. Un banc de dauphins gris et bleus, plus exactement quatre adultes magnifiques encadrant huit petits. L'émotion intense à la vue de ces animaux somptueux, et leur présence quasi humaine nous a tous séduit, ils passèrent à porté de main. Je n'ai jamais ressenti de joie aussi intense que pendant ces quelques minutes. L'oeil d'un des adultes est toujours présent en ma mémoire, la forme parfaite de l'animal et l'étincelle d'intelligence au fond de ses yeux sont inoubliables. C'était le paroxysme du plaisir envisageable à ce moment, avec un bateau, la plus belle mère du monde et de majestueux dauphins venant nous saluer. Quelques photos sous-marines allaient immortaliser ce moment, et le regard du dauphin. Pourtant aucune ne pourrait transmettre et faire ressentir

cette émotion originelle, ce contact avec la beauté du monde.

Nous allions dormir une deuxième nuit sur ce bateau. De telles émotions ne pouvaient me laisser en paix. Tout au long de la nuit je scrutais l'horizon éclairé par la luminosité africaine. Cet environnement vierge et pur de toute trace humaine... Sur la crête de la montagne passait un homme et ses chèvres, la lune ronde éclaboussait le bateau de ses reflets fluides. Une brise légère apportait des courants d'air chaud, c'était là une expérience fascinante de grande liberté, aussi profonde que sensuelle. Le retour vers le port s'effectua dans une mer agitée, sous un ciel couvert et un vent de mer gonflant les vagues déchirées par la pointe de l'embarcation. Les chocs imprimaient un fort tangage au bateau, et à chaque passage de vague, la proue bondissait hors de l'eau pour rencontrer la prochaine avec fracas. Accroché à l'avant je savourais ces bruits claquants et cette écume vaporisée par le choc de la rencontre. Bien que mouvementé le trajet s'effectua sans encombres et la mise à quai confirma la fin de cette courte et magnifique escapade. Nous nous félicitons tous de cette excellente idée. Les semaines suivantes furent imprégnées de ce paradis entre aperçu et des messagers bienveillants que sont les dauphins.

J'allais bientôt vivre de nouvelles sensations dans un autre environnement, nous allions nous rendre dans le désert du grand Barah avec quatre motos et un 4x4. Dans un but purement explorateur, nous voulions connaître les pistes bordant cette étendue désertique et monter sur les

crêtes alentours pour voir en même temps le golfe du Goubet et cette vaste surface sablonneuse. La piste choisie, pendant un moment parallèle à l'unique route nationale du pays, obliquait rapidement vers un oued qui montrait un gué praticable. Ce passage assez technique fut pour un des pilotes l'occasion d'un bain de boue rouge sans autres conséquences que des rires amusés. Cette montagne basaltique nous attendait de pied ferme et c'est avec une grande concentration qu'il fallut franchir des passages de galets noirs et de ravinement imprimé par les pluies sur le chemin. Le contournement de la montagne nous permis d'admirer les îles de la mer intérieure, le Goubet, puis nous avons poursuivi vers le désert par une piste très molle en raison du sable fin transporté par le vent. La grande étendue est très propice aux mirages, et se livrait à nous. Après une pause pour nous rafraîchir nous irions tout droit vers l'extrémité Nord de cet espace lumineux. Quelques minutes après être monté en selle j'aperçus au loin deux formes allongées et animales et en observant mieux je réussis à distinguer deux autruches. Cela en était effectivement, et leur course effrénée vers les collines nous étonna par une vitesse exceptionnelle. Ces oiseaux particuliers nous avaient entendus avant de nous voir et se tenaient prêts à détalier. Nous n'avions aucune chance de les approcher. La nuit s'annonçait, et c'est grâce aux repères géographiques et à notre sens de l'orientation que nous allions retrouver le cap vers la route goudronnée. L'horizon à peine discernable, et l'étendue horizontale de ce désert forcent le respect, d'autant plus qu'ils se

transforment en un immense lac après quelques minutes de pluies diluviennes de fin d'année.

Une autre expédition nous conduirait vers des villages peu fréquentés, et nous partirions en reconnaissance afin de baliser le circuit d'un rallye découverte. La piste de départ fut celle de l'entrée du désert, en direction du sud. Bordé de montagne et jalonné d'étranges mottes de terre herbeuse. Cette piste est la plus instable pour les motos. Nous sortirions du désert pour rejoindre une piste de brousse. Le paysage changea radicalement, des arbres bouteille poussaient facilement sur les flancs des collines à l'abri du vent chaud poussiéreux, le "khamsin". Les palmiers apparurent également et le chemin devint tortueux, évitant des groupes d'arbres, contournant des failles dans la roche et sillonnant les collines. La descente du bord d'un oued asséché suscita l'émotion des trois conducteurs de 4x4. Véritable mur érodé par l'eau, la pente était praticable bien qu'impressionnante. Les habitants du village tout proche ne semblaient pas apprécier notre visite, et c'est sous une pluie de pierres que nous avons échappé à leur colère. Rapidement distancés, ils retrouvèrent leur tranquillité et nous pouvions poursuivre notre chemin. Après une deuxième descente impressionnante c'est une montée interminable qui s'annonçait. La piste devint un amoncellement de roches rondes pavant cette route de mille galets différents. Avec un élan suffisant, une vitesse constante et une concentration intense je pu passer ce couloir dont mes avant-bras se souviennent. Ce qui aurait pu être plus facile pour les voitures ne le fut pas, car craignant une

avarie très probable à cause du ballottement incessant de la piste, les trois voitures progressèrent lentement. Lors d'une pause méritée nous prîmes le temps de regarder ce qui s'offrait à nous, et nous pouvions admirer des étendues plus vertes de la Somalie au loin vers le sud et l'extrémité de la mer Rouge vers la corne de l'Afrique. Nous étions en fait sur une piste très peu fréquentée, peut-être à cause de l'accueil du village précédent. Le retour vers la capitale nous permis de remarquer cette piste que nous ne connaissions pas, surtout parce qu'elle n'était plus visible du fait d'une utilisation réduite. Lors d'une sortie solitaire, je parcouru ce grand désert de bout en bout afin de me rendre compte de son immensité, et sur le chemin du retour un berger éthiopien et son troupeau se présentèrent. Face à moi, une magnifique tornade soulevait le sable fin et développait sa spirale jusqu'à une centaine de mètres du sol. La moto que je conduisais semblait assez pesante pour surmonter un tel souffle et je m'agrippais aux poignées en roulant droit vers la base de ce tourbillon aérien. Ce souffle balayait la surface du désert et je pu traverser au centre même de la tourmente, le plus impressionnant étant l'obscurité totale causée par la poussière de sable. Je repris plusieurs fois la direction du coeur de ce phénomène naturel fascinant. Le berger s'était arrêté et observait mon étrange excitation.

M'arrêtant ensuite à ses cotés je voulus échanger quelques mots avec lui, en arabe peut-être ou en anglais. Mais aucun de ces langages ne lui était familier, et je ne pouvais pas parler l'amharique. Nous avons donc

simplement bu un peu d'eau ensemble et chacun a fumé sa cigarette. Aucun mot, et pourtant nous comprenions bien que l'apparente puissance de l'Homme n'est rien en comparaison de la force tranquille de la nature qui sculpte de merveilleux paysages. Mon séjour de deux années à Djibouti allait être entrecoupé d'un retour en France, en province dans un premier temps pour la raison décrite plus haut. Puis j'allais séjourner à Paris où je rencontrerai Alysson.

Quelques mois plus tard nous partions à sept, moi seul français en compagnie de six amis djiboutiens. Nous avons voyagé en direction d'Addis Abbaba pour quelques jours avant de rejoindre la ville de Mombassa au Kenya. Ce matin c'est une autre mission qui nous attend, le géomètre hydrologue m'avait parlé d'un puit situé aux frontières de la Somalie et de l'Ethiopie à l'ouest de la ville. L'itinéraire promettait une grande variété de paysages et des dénivelés impressionnants. Le village près duquel nous allions trouver une équipe locale de forage est un des plus reculé dans la brousse. La piste habituelle nous conduisit jusqu'au Grand barrah, et celui-ci dépassé nous allions traverser le grand village d'Ali Sabieh, aller jusqu'au camp de l'Armée Nationale et prendre une autre piste. Nous dirigeant vers le sud-ouest en direction des montagnes nous serions vite arrivés au point de rencontre des trois frontières. Le long de la piste nous assistions à une succession de couches de couleurs traversant la route. Les roches variaient du rouge ferreux à un vert profond alterné au jaune de la pierre sablonneuse. Des filons de chaque couleurs constituaient

de véritables démarcations entre les terrains. Sur le bord d'un oued nous allions observer des strates nous expliquant l'histoire géologique du pays. On peut remarquer l'omniprésence des roches basaltiques dans ce pays. La présence de volcans et du rift qui court jusqu'au lac Victoria a produit des modifications du sol en relation avec les conditions climatiques. Sous le poids des laves et par l'action de leur chaleur certaines couches sont de véritables plateaux de terres cuites. On peut facilement remarquer le processus de la cuisson en observant la dureté progressive et la noirceur du matériau ainsi modifié. La piste allait nous conduire sur une crête de montagne d'où nous allions voir surgir les plateaux éthiopiens et l'étonnante végétation luxuriante qui profite d'une température plus propice grâce à l'altitude plus élevée. C'est un contraste formidable entre ces deux bordures de frontières, en quelques centaines de mètres la végétation du sol et du climat désertique se modifie en une flore abondante et quasiment tropicale. Cette crête escarpée nous tenait trop à découvert, et un incident récent lors d'une mission similaire, causé par un rebelle au régime politique nous incita à prendre le cours de l'oued asséché qui se profilait dans la vallée. Cet itinéraire naturel d'un cours d'eau aussi furieux lors des pluies qu'inexistant en leur absence nous mis à l'épreuve autant que le véhicule. Le mélange de roches dures et de sable dispersé par l'érosion nous mis plusieurs fois devant des marches d'une hauteur limite pour notre passage. La descente de l'oued fut possible, la remontée de son cours nous parut impraticable et nous aurions à

trouver un itinéraire différent pour le retour. Le puit que nous cherchions se trouvait au bord de l'oued, et les pluies abondantes avaient ruiné les efforts accomplis jusqu'à présent. Deux femmes vinrent avec leurs quelques bêtes dont une ânesse et son ânon. Bien que le sable ait recouvert le chantier, les nomades ont rapidement dégagé cette source indispensable de fraîcheur et de vie. Le groupe de Toukoul que nous apercevions sur le coteau était celui de l'équipe de forage. Le thé nous attendait et l'accueil très sympathique nous fit oublier le trajet chaotique nous ayant éprouvé autant que la mécanique de la voiture. Le chef de ce village itinérant nous parla des nombreuses années durant lesquelles il avait creusé ce sol sableux sous lequel alternent les basaltes et les schistes broyés d'où monte l'eau en provenance de nappes phréatiques profondes. Les histoires avaient attiré tous les membres du clan, et chacun redoublait d'imagination lors de récits historiques. Les puisatiers existaient bien avant l'arrivée des européens et leur connaissance du pays a souvent ridiculisé les techniques de recherche de nappes. Cette incursion dans les zones reculées du pays me porta à penser que la modernité apportait sa part d'amélioration, et que le dosage était ici bien régulé par la sagesse et l'humilité des habitants respectueux de leur environnement.

Nous avons emprunté un chemin très difficile pour venir jusqu'ici, et nous allions être guidé par un habitant d'un village voisin vers une piste en meilleur état. Notre guide déposé à son toukoul, une tente hémisphérique faite de

peaux et de branches, nous poursuivions à travers un camp de réfugiés éthiopiens. Notre arrivé suscita des clameurs et une trentaine d'entre eux suivaient notre véhicule les yeux luisant à l'espoir d'un ravitaillement tant attendu. Comme l'avait dit le géologue, nous avions intérêt à traverser le camp sans nous arrêter. La surprise de notre arrivée étant dissipée, les regards devinrent moins amicaux. Les sourires et les mains tendues se transformèrent en grondements et en coups dont la carrosserie tremble encore. Nous étions sur leur territoire, et l'arrivée du véhicule des Nations Unies transportant la nourriture nous tira d'affaire. Le camp provisoire dû à la guerre en Ethiopie était devenu pour eux un lieu provisoire "d'habitation". C'est à ce moment que germa en moi le goût de l'action Humanitaire. A cet épisode succédait une piste empruntée uniquement par les convois de nourriture pour les hôtes du pays djiboutien. Celle-ci traversait un oued de débit suffisant pour abreuver ce groupe déplacé de plusieurs centaines de kilomètres. Le relief des environs nous permit de comprendre que cette eau provenait d'Ethiopie, pour y retourner après avoir contourné quelques montagnes. L'horizon retrouva l'atmosphère étouffante que nous annonçait les colorations rouges et jaunes des prochaines collines. Un fort colonial se dessina au sommet de la plus haute montagne, sa position stratégique surveillait depuis des années les mouvements et la circulation entre les deux pays. Les militaires nous firent part de quelques doutes et acceptèrent finalement notre passage. En expliquant votre itinéraire pour atteindre le petit village

nous étions la preuve que leur contrôle des environs était assez efficace. Après quelques palabres et la distribution de cigarettes ils nous suggérèrent qu'à notre prochain passage nous aurions un peu plus à leur offrir. Nous quittions les lieux sans manquer de les remercier de nous laisser passer et nous retrouvions bientôt la piste vers la capitale. Quelques jours plus tard je décidais de me rendre sur les îles dont chacun disait qu'elles étaient des échantillons du paradis polynésien. Le départ du port accompagné par quelques dauphins se fit cette fois à bord d'un boutre. Les bateaux de bois, typiques de cette région faisaient bon office avec un supplément coloré. Les décorations et les inscriptions arabes complètent l'impression d'aventure donnée par les grincements de la structure. La mer, quelque peu agitée, avait changé l'atmosphère insouciant du trajet en inquiétude et des comportements peu rassurant des passagers. La surcharge évidente du bâtiment vétuste était une raison valable pour que le capitaine soit préoccupé. Sans l'adresse du barreur les nombreuses vagues que la proue de l'embarcation devait affronter pouvaient facilement la faire basculer. L'approche des rivages plantés de palmiers et de palétuviers annonçait également les bancs de sable qui atténueraient la puissance des vagues. La houle devint plus discrète et les belles étendues dorées nous accueillirent afin de soulager notre inquiétude. Le boutre fit demi tour et nous laissa tels les rescapés d'un naufrage, livrés à cette nature pacifique. La chaleur et les insulations étaient les seuls risques apparents. Nos sacs gonflés de nourriture et de boisson furent oubliés au

profit d'une longue période de pêche. Les crabes verts cachés sous les rochers, les poissons artistes et les murènes seraient nos premières captures.

Ces quelques jours sur ce paradis terrestre allaient nous donner de nombreuses occasions de goûter aux merveilles nourricières de la Mer Rouge. L'unique requin baleine de la région aurait pu nous rendre visite, et ce furent les raies tachetés qui prirent la vedette pendant notre séjour. Celles-ci, pourvues d'un dard et reconnaissables à leurs taches bleues sur le dos avaient un venin suffisamment puissant pour nous paralyser pendant quelques heures. L'une d'elles s'accrocha à un hameçon, et, l'ayant attrapée nous décidions de cuire cette prise afin d'en goûter la chair. La soirée autour d'un feu éclairant nos visages rougis par le soleil s'annonçait succulente, les fruits de mer et le thé du cru s'allièrent pour la plus grande joie de tous. Le coucher du soleil sur la mer émeraude nous emplit de belles émotions, colorées par ces différentes et passionnantes expériences. Les agresseurs nocturnes habituels, heureux de nous trouver dépourvus de moustiquaires se heurtèrent à notre ingéniosité, le feu nous protégerais des piqûres des infâmes insectes qui guettaient notre sommeil. Quelques branches humides produiraient assez de fumée pour éloigner les indésirables de leurs desseins sanglants. Le réveil, sous ces latitudes, ébloui les sens des perceptions les plus miraculeuses et donne chaque matin le goût de la découverte, de l'exploration d'un environnement riche de ressources. Les premières heures de la journée sur une île constituent une prise de conscience.

L'existence nous réserve les meilleures expériences quels que soient les lieux où nous nous trouvons. Les grandes métropoles regorgent de rencontres diverses et de nombreuses occasions de découvrir les artifices inhérent à la vie sociale. Ici, cette île nous offrait des spectacles sans âge, la nature, libre de réguler l'ordre des choses présentait les splendeurs reconnues de la Mer Rouge. Les habitants, aussi colorés que redoutables nous offraient leur sarabande sous-marine. Entre les racines des arbres des mangroves, les murènes ont établi leur domaine, les promenades sur les abondantes racines laissaient présager de nombreuses surprises. Dérangées pendant leur chasse ou leur sommeil celles-ci montrent les signes de la plus haute agressivité. Leur fuite au fond de leur repaire vaut mieux qu'une attaque de leur part. Les mâchoires redoutables de ces serpents de mer, pourvues de dents inclinées ne donnent aucune chance à leur victimes de s'échapper. Une main, ou un pied humain entre les dents, l'animal se rétracterait puissamment dans son trou. Traverser la Mangrove avec prudence et habileté s'avère être une belle expérience, l'absence de terre et de sol nous transporte dans les temps en lesquels l'eau couvrait presque l'ensemble du globe.

On peut imaginer quels problèmes seraient à résoudre si l'on devait vivre dans cet environnement. Les maisons sur pilotis, les pirogues, les marchés flottants rencontrés au Kenya seront les exemples de l'excellente adaptation de l'homme aux conditions naturelles d'une vie rudimentaire. Les vues aériennes des îles et de leur

environnement promettent un séjour paradisiaque. Les couleurs bleu turquoise et vert émeraude de la mer rendent compte de la transparence de l'eau et des fonds sablonneux réfléchissant la lumière. Les journées et les nuits de Robinson volontaire donnent une intense sensation d'existence et de liberté géographique. Le monde naturel est une grande puissance dont nous ne contrôlons l'évolution qu'avec difficulté, cette volonté de contrôle se réalise par des moyens très coûteux dont les effets sont souvent incertains à long terme. De retour sur le continent, j'allais assister avec intérêt aux activités nocturnes du Ramadan. Avec les restrictions la vie quotidienne dans la ville change considérablement. Sans pouvoir boire ni manger les habitants comptent et économisent leurs mouvements. Les musulmans pratiquant leur religion, en plus des cinq prières quotidiennes, suivent alors les règles qui régissent cette période. La journée paisible, ponctuée des prières chantées par le "mouzine" et diffusées par les hautparleurs ne permet pas d'imaginer ce qui commencera la nuit venue. C'est alors une libération pour tous, les cérémonies de thé, les repas en famille occupent les adultes. Des danses sont organisées par les femmes à l'abri des regards. Pour les jeunes c'est le moment de jouer dans la rue, le repas pris et la fraîcheur relative fournissent toute l'énergie pour se donner aux matchs de football sur les plages de la ville. Les promeneurs se font plus nombreux qu'en d'autres périodes, et les générations se rapprochent ainsi, bien que chacune vaque à ses occupations. Les buffets

découverts au coucher du soleil regorgent de sammoussas et de tout les plats qui réjouiront chaque soir les affamés de la journée. Le rythme de la vie est très différent de celui du reste de l'année.

Au calme qui règne pendant la journée se substituent l'agitation et la gaieté durant toute la nuit. La découverte des habitudes culturelles d'un peuple si différent de celui de mon pays d'origine m'a fasciné, et chaque événement donnant lieu à des cérémonies et à des danses m'appellerait de loin. Depuis quelques semaines l'effervescence d'un rêve de voyage avait envahi le Club. La conférence annuelle de cette organisation Caritative approchait, et une délégation de Djibouti serait invitée à y participer. Etant adhérent depuis seulement quelques mois je n'osais pas proposer de me rendre au Kenya avec cette délégation. Le président du Club ayant constitué un groupe pour ce voyage me proposa de les rejoindre. Salah, récemment marié avec Fozia, était très heureux d'avoir constitué sa délégation pour l'accompagner dans son rôle de président afin de présenter le rapport des activités organisées par ce Club. Les trois jours consacrés aux rencontres et aux échanges entre les clubs des différents pays nous donnèrent l'opportunité de connaître d'autres moyens d'action. Des participants de l'île Maurice, d'Ouganda, entre autre, nous dressèrent de magnifiques portraits de leurs pays et nous firent partager la richesse de leurs expériences de projets Caritatifs. Avant de connaître ce merveilleux Kenya nous sommes passés en Ethiopie pour une nuit d'escale. Au sortir de l'avion nous avons immédiatement saisi le

changement d'altitude entre Addis Abbéba et Djibouti. Le climat désertique change rapidement en un climat plus favorable à l'agriculture.

Les hauts plateaux d'Abyssinie visités par Rimbaud voient leur coteaux envahis de plantes tropicales très vertes et gorgées d'eau. Comme je l'avais remarqué à la frontière éthiopienne quelques semaines plus tôt, l'impression dégagée par cette flore luxuriante et l'air frais contraste avec les horizons sablonneux et rocheux de Djibouti. Depuis la chambre d'hôtel au centre d'Addis je pouvais apercevoir un arbre magnifique très développé et typique de l'Ethiopie. La forme de pyramide inversée et les branches élancées dont les extrémités sont très touffues semblent cacher quelque trésor naturel. Depuis une autre chambre c'est une rivière d'une eau orangé qui nous offrait le spectacle d'un parcours entre les méandres creusés au milieu des roches et dans cette terre très rouge. La scène nous fascinait d'autant plus que quelques heures auparavant nous étions au coeur de la fournaise djiboutienne. Le soir venu très rapidement nous avons décidé de nous rendre dans un restaurant qui saurait nous présenter les merveilles culinaires éthiopiennes. Pour nous rendre dans ce restaurant nous avons choisi de marcher le long d'une belle avenue plantée de superbes palmiers. Les habitations que nous pouvions voir de chaque coté étaient semblables à celles des quartiers de la ville de Djibouti. Mon habitude d'aller voir des amis djiboutiens chez eux et de rencontrer leur famille m'avait donné un sentiment de sécurité quelque soit l'heure ou l'endroit

dans lequel je me trouvais. Bien que le décors fût assez similaire, le sentiment de sécurité s'évanouit très vite lorsque quelques habitants montrèrent leur franche hostilité à notre présence, et surtout à celle d'un blanc. Ceci faisait suite à une discussion assez agitée à la réception de l'hôtel, le prix de mon séjour était tout simplement le double de celui de mes amis africains. Ces attitudes étaient peut-être inhérentes au changement de gouvernement, au conflit en cours ou plus probablement aux conditions économiques. Nous avons eu quelques inquiétudes également lorsque notre groupe s'est présenté à l'aéroport pour le départ vers Nairobi. L'objectif de ce déplacement en délégation étant de présenter le rapport annuel des activités du Club, et le président devrait présenter les projets pour l'année à venir. Les trois jours de conférence accueillant trois cent participants en provenance de dix pays d'Afrique notre présence avait donc une certaine importance pour les projets internationaux. Or, le président du Club avait oublié de se faire vacciner et un responsable de l'aéroport voulait le garder en observation pendant une semaine, ce qui faisait échouer notre projet de visite au Kenya. Accompagnant les deux interlocuteurs dans un bureau j'ai pris l'initiative de la négociation, et nous avons pu triompher de cette épreuve avec un franc succès. La conférence réapparue dans nos esprits nous allions continuer notre chemin afin de rencontrer ces personnes. Cet événement fût l'objet de notre réflexion lors du dîner et les récits à propos de la colonisation française à Djibouti vécu par mes amis et leurs parents pesaient

lourd sur mes épaules. La rancœur semblait surtout concerner les restrictions portant sur leurs langues traditionnelles et leurs cultures, tant Somalie qu'éthiopienne. Issas et Afars avaient subi des violences faites à leur mode de vie. Cette éprouvante soirée historique me permis de comprendre ce qu'un africain m'avait dit lors d'une cérémonie de thé: "Même si tu vis ici, selon nos coutumes, en respectant notre mode de vie tu ne sera jamais un africain". Comme je le constaterais plus tard au coeur des Andes argentines, on supporte souvent les conséquences des actes de son pays, d'un seul individu lorsque l'on se rend dans une autre Nation. Le sujet ayant été largement discuté sur le plan historique, politique et culturel, nous avons réussi à partager ces vécus douloureux et passionnels en canalisant les émotions très profondes qui s'y attachent. Le lendemain le petit déjeuner nous prépara au nouveau voyage que nous allions effectuer vers Nairobi. Du haut des nuages nous pouvions observer de grandes variations de paysages qui, passant du jaune éblouissant des sables au rouge des terres ferreuses puis au vert brillant des forêts très denses nous annonçait les découvertes les plus étonnantes. Un grand lac du nord du Kenya dévoila ensuite sa vaste étendue d'eau entourée de villages et d'une savane peuplée des animaux africains les plus connus. Les montagnes, dont le mont Kenya et le Kilimandjaro en Tanzanie, nous dévoilèrent leurs imposantes statures lors de la visite de la savane quelques jours plus tard. L'arrivé à Nairobi pour la correspondance vers Mombasa nous dévoila une vue

d'ensemble, le centre et la périphérie étaient reliés par des cordons asphaltés ou terreux sur lesquels grouillait une intense circulation de personnes et de véhicules. En quelques minutes nous allions sortir de cet avion d'Ethiopian Airlines et gagner une salle d'aéroport très bien équipée pour recevoir les différentes vagues de touristes de tous les continents. La présence d'un avion blanc des Nations Unies nous rappela que nous retrouverions Peter, un jeune Diplomate américain en poste à Djibouti. Le transport de Nairobi s'effectuerait dans un petit avion de trente places du haut duquel nous pourrions encore mieux profiter des étendues sauvages qui séparent la capitale de notre destination. La dimension réduite de cet appareil et son vol à plus basse altitude le rend sensible aux vents qui font naître de fortes émotions parmi les passagers. La vue de ces paysages provoquent en moi une grande envie de marcher sur les collines, de parcourir les chemins rougeoyant qui traversent la savane aux herbes dorées. A l'aéroport, les amis kenyans venus pour nous accueillir nous faciliteront la découverte du pays en nous accompagnant chez leurs amis. Un éleveur de reptiles, serpents, iguanes et crocodiles nous montra ses animaux de très près et certains d'entre nous prirent un serpent ou un caméléon dans leurs mains. Un serpent rouge fin et léger sembla apprécier la chaleur de mes doigts et il s'entoura autour de mes mains en dressant la tête comme pour surveiller un nouveau territoire. Le caméléon s'accrochait à une chemise à l'aide de ses pattes à deux doigts, chacun terminé par une griffe effilée. Ses yeux,

deux points brillants au sommet de deux cônes charnus, peuvent s'orienter selon cent quatre vingt degrés de chaque côté de leur corps, il lui arrive donc de regarder discrètement en arrière pour voir qui l'approche. Le python royal resta dans la cage, car les deux mètres de chairs très puissante de ce corps magnifiquement décoré sont imprévisiblement dangereux. Un enclos de verre attira mon attention, et j'appris que les serpents qu'il contenait projettent un venin très acide qui aveugle ses proies. Un d'entre eux nous démontra son hostilité et projeta un liquide blanc sur la vitre. Plus loin, un crocodile nous fit admirer des dents aiguës et frappa les parois de la fosse par un puissant mouvement de queue. Les dangers que l'on imagine lorsque l'on voit un reportage à la télévision sont très réels, et les signes d'animosité que les animaux nous montrent sont assez nets pour que l'on en tienne compte. Il y a d'ailleurs dans toutes les sociétés humaines de semblables attitudes lorsque les groupes cherchent à impressionner et à user de semblables efforts pour réduire au silence toute forme de commentaires révélateurs. Les idéologies et les manipulations sont des territoires bien gardés dont les buts réels sont dissimulés et escamotés par les desseins plus nobles. La familiarité qui existait entre cet éleveur de reptile et les animaux redoutables était comparable à celle que j'avais pu établir avec les deux singes de Djibouti. Surnommés "Edith et Marcel", ces deux macaques à fesses rouges étaient méfiants envers les humains car peu d'entre eux leur avaient témoigné d'une réelle sympathie.

En étant calme et insensible aux démonstrations de puissance du grand mâle je pu gagner leur confiance. Je crois en effet que la peur peut cacher de mauvaises intentions, ainsi, la confiance établie et l'attention portée à ces deux animaux aux mains et aux mâchoires puissantes calmèrent leur peur et leur hostilité première à mon égard. Les petits êtres que nous allions découvrir par la suite dans une épaisse forêt n'auraient pas la possibilité de nous effrayer, mais de nous émerveiller par les couleurs magnifiques de leur pelage. Quelques piscines pratiquées sur un coteau entre les arbres et les plantes tropicales nous offrirent le spectacle d'une myriade de poissons décorés du rouge de la terre, du vert des feuillages et du bleu du ciel. Ces milliers d'oeuvres d'art vivantes reflétaient les rayons solaires au travers d'une eau chaude et transparente aux reflets argentés. La présence de cette eau faisait descendre la température, et la fraîcheur relative me fît frissonner. La grande piscine de l'hôtel avec ses pentes et ses jets d'eau saurait me réchauffer, et reposer nos jambes après les escapades de la journée. Le lendemain, après quelques jours de visite collective je voulu prendre contact directement avec la ville. Je pris donc un bus coloré qui pouvaient nous déposer en ville. Les taxis devant l'hôtel ne m'attiraient pas, car je préfère me mêler au tumulte et partager des regards interrogatifs avec les gens du pays. Les "matatou" sont des bus populaires qui desservent les villages les plus reculés, chacun d'eux est décoré et l'on peut y entendre de la musique. "matatou" signifie "jamais remplis", ce qui laisse entendre qu'ils débordent

parfois de clients. Mombasa allait m'offrir tout ce que recherche le voyageur ouvert et curieux, le poète sensible et lucide quant aux réalités qu'il observe. Une fois rendu au centre ville, je pris un moment pour regarder les alentours afin de choisir tranquillement mon futur itinéraire. Un marchand de cigarettes me vendit deux américaines et j'en offrit une à un passant pour le remercier d'un renseignement. Un changeur de devise m'aborda très vite pour me vendre des shillings kenyans à un taux très intéressant, je refusais rapidement flairant la tromperie, et peut-être même était-il un policier cherchant à provoquer une affaire dans le but d'en tirer quelque profit.

La chaleur me porta chez un coiffeur indien qui me débarrassa de mes cheveux surabondants. Ces coiffeurs en plus d'une coupe soignée font toujours un massage du cuir chevelu et de la nuque en aspergeant l'ensemble avec de l'eau de cologne. Rafraîchi par cette prestation je dévalais les escaliers afin de profiter alors du spectacle quotidien des rues africaines. Un jeune entra par la fenêtre du premier étage, il quittait un cours de français qui semblait ne pas l'intéresser. Puisque le hasard nous mettait en contact, je lui proposais de m'accompagner dans la ville, et surtout dans des lieux qu'il ne connaissait pas. Il sembla amusé par cette proposition et pour faire connaissance nous sommes allés boire un jus de fruit frais. Un cocktail mangue goyave et avocat nous donnerait toute l'énergie pour parcourir la ville. Dans l'un des magasins magiques où l'on trouve des amandes, des statues de bois ou d'ivoire, des vêtements en peau de

gazelle ou des plumeaux d'autruche, nous allions rester un moment pour partager un café kenyan d'un goût inoubliable agrémenté de quelques sammoussas plus pimentées qu'à Djibouti. Une splendide maquette de bateau à voile attira mon attention, longue de près d'un mètre et tout aussi haute, je trouvais sa ligne et la précision de reproduction admirable. Bien que celle-ci puisse changer de propriétaire je préférais ne pas m'encombrer afin de profiter de la ville en toute liberté. Un peu plus loin, nous allions déguster des noix de coco fraîchement cueillies dont la coque verte fut facilement découpée. Le morceau ainsi enlevé servit de cuillère et la pulpe très molle avait un goût de paradis très naturel. En dégustant ces bijoux goûtus et succulents, je proposais à mon nouvel ami kenyan de trouver un temple hindou à visiter. De nombreuses religions sont présentes dans cette ville, et les décorations sont aussi riches que le peuple est pauvre. Il semble que chaque temple soit dédié à une divinité hindouiste et une seule. Le premier nous étonna par son immense cour carrée en marbre lisse et frais, nous nous sommes déchaussés et le contact avec cette pierre nuança le climat tropical de la ville. Au centre de cette cour, un monument sur un large socle rectangulaire, bordé de marches, est érigé pour le culte. De belles et fines colonnes mènent à l'autel où sont disposés les pétales de fleurs et en son coeur fument de nombreux bâtonnets d'encens. Après le recueillement devant les représentations richement dorées et colorées, de nombreux pratiquants glissent une pièce dans une fente pratiquée à la base de l'autel. La grande tranquillité

du lieu sacré contraste par sa blancheur et sa luminosité avec les rues poussiéreuses et les façades coloniales ternies par le temps. Lors de cette visite nous avons rencontré un résident du temple, et le moine nous expliqua en quelques minutes que nous visitions le plus récent des lieux de cultes hindouistes de la ville. Il nous indiqua le chemin pour aller dans un autre temple où il était auparavant en nous disant que les peintures murales nous apprendraient beaucoup sur cette religion. Le moine nous accompagna jusqu'au seuil du temple. Ken, qui semblait apprécier la visite de sa ville fut d'accord pour continuer et traverser le marché afin d'atteindre le deuxième temple. Le long de la route les voitures ne cessèrent de me surprendre car les kenyans roulent à gauche du fait des lois émanant de la colonisation anglaise. Je remarquai peu de chats dans les rues, et seulement quelques chiens accompagnant ou non les habitants, à la différence de Djibouti où les chats sillonnent les quartiers à la recherche de nourriture, et où l'on voit peu de chiens. Le trajet nous mena aux grandes défenses surplombant une route en l'honneur de la Reine d'Angleterre. Les quatre défenses forment deux portes géantes en se croisant au dessus de chaque côté de l'avenue. En empruntant quelques ruelles nous allions arriver au temple, et les nombreux magasins condamnés par des planches ou murés signifiaient que la richesse n'était pas le lot commun de ces quartiers. La porte imposante, sculptée et décorée de motifs indiens nous fit hésiter, car je n'étais pas sûr que les visites soient acceptées. Un personnage digne d'un film nous observa

depuis l'intérieur et ne manifesta aucune réticence à notre approche calme et bienveillante. Des chants résonnaient sous le porche, et les décorations murales très colorées étaient pour une grande part responsables de cette atmosphère enchanteresse. Les regards des femmes nous signalèrent que cette salle accueillait uniquement les représentantes féminines de cette religion. Un escalier de pierre aux multiples arabesques nous conduisit à l'étage où nous allions découvrir une coursive rectangulaire surplombant la cour. Les chants et la musique de l'eau d'une fontaine s'harmonisaient totalement avec la lumière émanant d'une verrière ornée de mille symboles hindous. Dans ce temple, les visiteurs peuvent placer leurs chaussures dans des casiers de bois. La fraîcheur du sol nous rappelait celle de la cour du premier temple. Une vaste salle s'ouvrait à nous et les grandes fresques murales semblaient imager les idées véhiculées par cette religion. Nous avons vite senti les regards d'un groupe situé au fond de cette pièce et vêtus de costumes traditionnels. Après un salut respectueux de notre part nous avons gagné la tolérance de cette intrusion. Les inscriptions sous les peintures en sanscrit et en anglais nous facilitèrent la compréhension des scènes représentées.

Plusieurs hommes étaient plongés dans une prière très profonde, et, selon leur préférence priaient à genoux ou allongé sur le sol. Cette atmosphère sereine, propice au recueillement nous conquis également, et l'encens qui brûlait devant les statues ajoutait encore une touche de rêve à cette salle sacrée. Les yeux étonnés de Ken me

faisaient sourire, car dans tout les pays chaque habitant pourrait découvrir dans son propre environnement des lieux et des personnes inconnues. Un panier d'osier rempli de pétales de fleur roses et orangés me rappela ceux que les djiboutiens lancent au passage des jeunes mariés comme nous faisons en France avec le riz. Attiré par les couleurs fraîches des fleurs, je voulu les sentir et je me penchais donc sur le panier, ce qui provoqua des cris hostiles à mon égard. Les membres du groupe que je décrivais plus haut ne voulaient pas supporter cette curiosité plus longtemps. Je ne pensais pas les offenser, ni d'ailleurs toucher à ce panier. En montrant mes mains et en inclinant la tête je tentais de me faire pardonner cet acte déplacé. Les fidèles semblant comprendre mon embarras ne manifestèrent plus aucune hostilité. Nous avons marché tout autour de la pièce et tout observé, c'était à présent le moment de poursuivre la visite de la ville et laisser à ce temple toute sa tranquillité. En sortant, Ken et moi avons partagé une visite hors du temps, car lui aussi s'était senti assez dépourvu lors de cette clameur passionnelle. Quelles nouvelles émotions allions nous vivre maintenant ? Le soir se profilait, et la ville changeait d'aspect, les rares éclairages rassemblaient les derniers commerçants et les bus "matatou" prenaient la route pour déposer chacun dans son village. Chacun de ces bus emporte beaucoup plus de passagers qu'il n'y a de places prévues. Certains voyageurs n'hésitent pas à s'accrocher aux barres qui bordent les portes alors que le bus roule déjà, c'est toute une ambiance, et un court trajet devient une aventure

collective. Un dernier jus frais et une pomme de maïs grillé allait clôturer notre journée de visite du centre de Mombassa. Ken habitait un village sur la côte de l'océan indien, nous allions d'ailleurs prendre le même bus, celui-ci passant devant le Beach-hôtel où se déroulait la conférence.

La circulation à gauche me surpris une fois encore, et lors du départ du centre ville je regardais les ruelles et imaginais tout les lieux que je ne pourrais connaître. Je retrouvais ensuite mes amis à l'hôtel, et après cette après-midi

poussiéreuse et tropicale je repris une apparence humaine. Le grand luxe des chambres, des salles de restaurant, la piscine aux formes et aux bassins multiples semblait très artificiel par rapport à ce que j'avais pu entrevoir de la réalité de la vie quotidienne de la cité. Le lendemain nous devions nous rendre dans la brousse, dans le monde sauvage des animaux africains. La voiture que nous allions utiliser nous permettrait d'être au plus près des animaux, sans danger grâce à une ouverture sur le toit. Sur la route en direction de Nairobi nous avons longé le Kilimandjaro et aperçu au loin le mont Kenya. Nous allions ensuite emprunter des pistes ocre rouge à la recherche de quelques troupeaux ou individus isolés à observer. Les premières gazelles, dont j'avais croisé le chemin dans les collines de Djibouti, nous offrirent un ballet improvisé au milieu des herbes. Elles bondissaient gracieusement pendant quelques minutes autour de notre voiture nous offrant un spectacle tonique et aérien. Plus loin, les termitières rouge brique nous fascinèrent

par leur hauteur. Ces insectes, en creusant le sol, utilisent la terre ainsi extraite pour construire des tours de deux à trois mètres qui semblent être des totems érigés en l'honneur de cette vénérable nature millénaire. Un bois à quelques kilomètres abritait une famille de pachydermes des plus impressionnants. Le conducteur connaissant bien le pays préféra s'éloigner sans attendre, car les barrissements d'un mâle protégeant une future maman pouvaient se transformer à tout moment en une charge qui aurait probablement froissé le véhicule. Un groupe de zèbres nous séduisit très vite par une farandole noire et blanche qui effarouchait les oiseaux les accompagnant constamment. De la hauteur d'une colline nous allions assister à une lutte amusante entre des éléphants, deux troupes de zèbres et des phacochères. Les points d'eau sont très appréciés par les animaux, et les éléphants ne désiraient pas partager leur terrain de jeux. C'est en continuant à barrir et en chargeant furieusement les deux groupes assoiffés que deux éléphants de trois à quatre cent kilos eurent raison des zèbres et des phacochères semblant ridicules en face d'eux. Quelques aigles gigantesques, des impalas et des gazelles girafes nous charmèrent et impressionnèrent à leur tour. Le plus grand des mammifères nous honorait de sa présence quelques minutes, la girafe d'une grâce et d'une indolence inégalée dominait les arbres comme la tour Eiffel surgit au milieu de Paris. Son corps dissimulé par un arbre projetait sa tête au dessus du sommet montagneux visible à l'horizon. Un autre impala bondit hors d'un buisson et longea la piste sur laquelle nous roulions à vive allure. Il

nous dépassa allègrement avant de nous couper la route en sautant d'un bord à l'autre de la savane. Tout ces animaux nous ébahissaient par leur beauté et leur vie dans cet univers sans lois. Nous espérions, sans l'avoir dit, voir enfin les seigneurs des lieux, où étaient donc les lions, lionnes et leurs lionceaux. Une lionne marchait tranquillement et se coucha sans être inquiétée par notre présence. Elle semblait poser pour nous et nous considérait à peine. Soudain une autre lionne et un lion apparurent, ils prirent place au côté de la première, le mâle restant assis, fier d'être si bien entouré. La scène si naturelle et imprévisible m'émeut tellement que j'en oubliai d'appuyer sur le déclencheur de l'appareil photo. J'avais fortement ressenti ces moments, peut-être qu'une photo ne pourrait d'ailleurs jamais faire partager une telle émotion. Les senteurs des herbes chauffées par le soleil impitoyable, la poussière du sable rouge, les feuillages verts gorgés d'eau, les cris des divers animaux furent autant de perceptions mélangées qui créèrent images et souvenirs encore présent en moi. Ecrire et revivre ces heures exaltantes sont autant un plaisir qu'un exutoire, tant ces mois de grand dépaysement ont gravés en moi de tout autres repères et une vision de la vie différente. Le retour vers Mombasa nous réservait une belle nuit étoilée entre les montagnes et en direction de la mer. La soirée devait se dérouler chez une personne participant à la conférence, nous allions partager un repas traditionnel indien dans une jolie maison décorée de nombreuses statues en bois d'ébène. Cette famille, très heureuse de nous faire découvrir de nombreux et succulents plats fut

prolixes en explications tant à propos de la nature que de la culture locale. Les mets colorés et très épicés firent monter la température dans les pièces de la maison et une panne de courant eu raison de mon appétit. En effet, les climatiseurs et les ventilateurs arrêtés, je sentais mon corps se liquéfier et la salade rafraîchie par des glaçons ne suffisait pas à réduire cette sensation de cuire sur place. L'humidité et la chaleur eurent la victoire facile et je dû m'excuser de ne plus goûter ces plats chauds et épicés. Ma chemise trempée, un pantalon insupportable me conduisirent à l'extérieur, et les 35 degrés de la nuit kenyane me soulagèrent d'une noyade certaine.

L'obscurité due au manque d'électricité donnait un aspect profondément solennel à notre présence, et, sans rien en dire j'espérai que ces échanges pourraient se répandre et calmer tant de haine entre les différents peuples. A cette période de nombreux somaliens cherchaient refuge au Kenya, en Ethiopie et à Djibouti. Durant ce séjour j'allais expérimenter la monte à dos de chameau. Esther, une participante venue d'Ouganda accepta de profiter d'une après-midi pour explorer les plages environnantes.

L'immensité de l'Océan Indien, les plages bordées de palmiers oscillants de concert avec les vagues d'une eau translucide avaient déjà émerveillé nos sens et comblé nos imaginations. Un chameau nous suivit des yeux et l'idée nous vint d'essayer ce vaisseau du désert. Le chamelier accepta de marchander et nous allions grimper sur le dos de ce drôle d'animal. Le bandeau américain entourant les cheveux noirs d'Esther étaient, d'après elle, un pied de nez à tout les détracteurs des Etats-Unis. Je

savourais avec elle une expérience inoubliable, une promenade à dos de chameau avec une amie ougandaise sur une plage extraordinaire. Une de mes peintures est probablement inspirée de ces moments magiques vécus durant mes aventures si diverses en Afrique. En fait, tout en vivant ces merveilleux moments, j'ai souvent eu une pensée pour les enfants que je rencontrais sur les pistes de Djibouti, ceux qui ont pour quotidien de cirer les chaussures qu'ils ne porteront jamais, ou de porter le matin des croissants qui valent plus que ce qu'ils gagnent en une semaine. Ils sont africains, réfugiés à Djibouti à cause des récents affrontements en Ethiopie ou en Somalie. Ils ont en rêve tout les espoirs de vivre en Europe dont ils voient seulement la facette attractive à travers les coopérants, les militaires ou les riches négociants qui séjournent en Afrique avec toutes les facilités. Qu'elles soient directes avec les dons humanitaires ou portées vers le futur par l'enseignement, les aides que les riches pays peuvent consentir sont vitales et constituent un des devoirs de Solidarité Internationale élémentaire. Parmi les nombreuses personnes que j'ai rencontré à Djibouti, tant locales que françaises ou italiennes, certaines m'ont beaucoup appris de leur vingt années d'expérience en Afrique. De même qu'avec l'ingénieur de Tarbes, les rencontres de Massimo et d'autres personnages travaillant pour l'Union Européenne furent riches d'enseignement. C'est le goût du voyage qui a motivé cet italien à travailler pour la coopération. Jeune aventurier passionné par les peuples et les pays proches du sien, il partit avec mille dollars

pour parcourir l'Europe, puis l'Afrique et le Moyen-Orient. Les contacts qu'il établit alors se révéleront très fructueux, car c'est après ce périple qu'il débuta sa carrière. Le langage et l'esprit d'aventure sont les facteurs primordiaux pour profiter de tout ce que propose un séjour à l'étranger. Le français très correct de ce quadragénaire donna un aspect encore plus universel à nos sorties en brousse et à nos discussions sur les grands thèmes de l'existence. Le goût de l'inconnu, la recherche d'émotions, et d'autres orientations conduisent à une vie créative dont chaque période prépare un avenir à peine imaginé. C'est loin du monde aliéné des grandes villes et des institutions conformistes que chaque individu peut prendre conscience de toute l'étendue de ses potentialités et de ses limites. L'horizon s'ouvre par les échanges avec des personnes aux parcours les plus variés, qui montrent que les compétences personnelles sont plus importantes que les connaissances formelles. C'est la rencontre du responsable des projets de l'Afrique de l'est et du Moyen-Orient qui lui permis d'accéder aux régions les plus diverses de ces secteurs. Grand voyageur, il avait déjà utilisé cinq passeport jusqu'à présent et devait recevoir sa famille en provenance de Milan où ils s'étaient installés à la suite des premières années au service du pétrole. Sa femme, professeur d'anglais, sa fille et une de ses amies arrivèrent pour profiter de la meilleure période de l'année à Djibouti. Les activités les plus agréables nous tendaient les bras. La plus rafraîchissante allait nous attirer vers les plages et leurs eaux claires et colorées. Le soir de leur arrivée nous devions nous rendre dans un très bon

restaurant asiatique du centre ville. Celui-ci avait été réservé pour un cocktail, et j'allais y croiser le commandant de la base aérienne. En fait, la famille était venue quelques minutes auparavant et avait laissé un message pour changer le lieu de rendez-vous. Plutôt que les spécialités asiatiques, ce sont celles de la Mer Rouge qui nous régaleront. Je fus ébloui par les deux jeunes filles qui se réjouissaient également de partager les semaines à venir parmi ces paysages surprenants. Pour nous déplacer en toute sécurité et à l'abri de la chaleur difficilement supportable lorsque l'on arrive nous utiliserons la Land Cruiser climatisée, ce vaisseau du désert nous conduira à bon port. Une petite fête chez les coopérateurs au service national fût une bonne soirée pour faire connaissance avec les deux jeunes italiennes. Elles firent sensation par leur habillement. Les soirées milanaises, dans un contexte d'abondance et une ambiance citadine autorisent des présentations soignées et attirantes. Cette nuit était plutôt d'une grande décontraction et vouée à nous permettre de déguster quelques plats africains avec les couverts naturels que sont nos doigts. Depuis plusieurs mois, cette façon de manger nous était devenue familière, et passé le réflexe d'étonnement nous avons remarqué que la nourriture captait nos sens par ce contact supplémentaire. Les morceaux de poulet, le riz épicé, les mangues, les goyaves, les papayes et les noix de coco fraîches séduisaient nos nouvelles amies, tout comme elles nous charmèrent elles même. Le thé local leur plu également, très sucré et très chaud il permet au corps de garder son

humidité, et son goût agrémenté d'écorce de cannelle lui confère une saveur incomparable. Une soirée telle que celle-ci fut pour elles une excellente opportunité d'entrer en contact avec les jeunes européens résidants à Djibouti. Cette semaine devait être célébré le mariage d'un ami yéménite avec une de ses compatriote. Les cérémonies auxquelles j'avais été invité précédemment m'avaient fasciné, et je proposait à ces nouvelles amies d'y être invité. Le frère de Tarek s'était marié quelques mois plus tôt, et ils acceptèrent ces invitées supplémentaires. Le contexte musulman implique de suivre certaines règles qu'il est décent de respecter. Les genoux, les coudes et le cou sont souvent dissimulés chez les femmes. Mes compagnes comprenaient que la situation exigeait cette adaptation et elles se vêtirent de robes longues auxquelles elles n'étaient pas accoutumées. Les danses des femmes font l'unanimité et les démonstrations captivèrent tout les invités. Celles, très viriles et guerrières qui s'exécutent avec la "djambia", une dague courbe très décorée, laissent entrevoir la culture nomade des peuples du Moyen-Orient. Ce groupe d'amis parmi lesquels figurent ceux du voyage au Kenya m'a permit de vivre de nombreuses situations. Nous avions prévu de rendre visite au frère de Tarek qui vit sur la montagne d'Artah. Sa maison très décorée de mosaïques et de nombreux objets symboliques musulmans est un lieu très frais qui surplombe le golfe de Bab-el-Mandab. Le climat change lors de la montée de la piste conduisant au village, la poussière que produit la première voiture oblige souvent

les suivantes à gravir la pente en prenant de la distance. Ce même chemin me conduisit vers une expérience de marche pour rejoindre le littoral bordé par la montagne d'Artah. Cette descente depuis le sommet du volcan nous introduisit dans des gorges naturelles modelées par les éruptions de cet ancien volcan et ravivées par les chutes d'eau de la période des pluies. Nous étions montés à moto, et l'installation de surveillance de l'activité sismique nous ouvrit ses portes. La visite en compagnie d'un volcanologue nous permis de comprendre l'importance des études qui pourraient prévoir avec plus de précision les éruptions de volcans plus actifs. Les diverses observations et théories qui nous ont été expliqués liaient les mouvements des plaques telluriques et d'autres phénomènes terrestres ou spatiaux avec les manifestations volcaniques. Je me suis d'ailleurs demandé si les éruptions volcaniques pouvaient être une conséquence d'une certaine position de la lune, celle-ci influant sur les plaques qui libèrent alors le magma en fusion. La descente s'effectua tranquillement le long d'un coteau. L'inclinaison diminua et nous marchions ensuite dans le cours d'un oued asséché. Le terrain, lavé par le fort débit du cours d'eau lors de la saison des pluies regorgeait de galets et de fragments osseux.

Ce chemin se transforma en gorge, et nous traversions la chaîne de collines bordant le golfe. Ce canyon nous fît découvrir une grande dénivellation qui devait produire une fantastique cascade tombant dans une gorge à angle droit par rapport au lit précédent. Le tumulte engendré par la chute et le virage ne laissaient aucune chance aux

animaux emportés par le puissant courant. Nous allions d'ailleurs rencontrer de nombreuses carcasses un peu plus loin. Le soleil, avec la réverbération des roches nous fit sentir que notre présence avait assez duré et la mer nous accueillerait plus fraîchement. La randonnée qui devait nous faire parcourir environ quinze kilomètres nous allégera progressivement des neuf litres d'eau que nous avions chacun sur le dos. Il est difficile de croire que l'on ait besoin de boire autant au cours d'une journée, pourtant l'expérience est réelle, et ceux qui cherchent à résister à leur soif risquent de devenir aussi secs que les branches qui jonchent le sol. Marchant vers le rivage, nous avons de nombreuses observations et réflexions à échanger à propos du séjour dans le pays, des rencontres et de toutes les parties du monde qui nous restaient inconnues. De nombreuses pierres attirèrent mon attention. Le géologue m'avait fait découvrir de nombreuses roches et nous irions bientôt sur un gisement de géodes. La mer se faisait attendre et le soleil commençait à disparaître. La marche se révéla plus longue que prévu et nous allions nous installer sur une plage afin de manger et nous reposer. Comme nous avions prévu de rejoindre la plage d'Artah, nous allions longer le rivage pendant quelques kilomètres le lendemain. Après un repas très apprécié nous choisissions un lieu pour dormir sur le sable. Afin d'écarter les hôtes indésirables le feu fut suffisamment alimenté pour repousser les nuées de moustiques très heureux de cette présence humaine inespérée. La terre sur laquelle nous étions couchés se révéla très

confortable. Pourtant, au cours de la nuit nous allions passer plus de temps à discuter et à observer le ciel très lumineux. Bien que je fut habitué à la chaleur nocturne, je ressentais des picotements incessants et je ne pu trouver le sommeil qu'après une relaxation volontaire. Le levé du jour nous éveilla aussitôt, et la sensation de fraîcheur s'évapora. Avec la lumière je compris la raison de ces démangeaisons nocturnes. J'avais dormi sur une fourmilière qui, par chance, ne contenait que de petits insectes inoffensifs. Après le petit déjeuner léger et arrosé d'eau nous reprenions notre périple. Cette journée très claire illumina l'autre rivage du golfe. La plage que nous longions fût le théâtre d'un spectacle inattendu. Trois requins tournaient, encerclant leur proie. Chacun à leur tour, ils prirent leur part du butin constitué d'un banc de poissons multicolores. Les ailerons dépassant la surface de l'eau nous portaient à réfléchir à nos nombreuses baignades dans cette eau si limpide. En nageant vers les eaux plus profondes, en dépassant le banc de corail, il arrive assez souvent de rencontrer une tortue de mer, un mérrou et parfois un requin. Peu d'accidents dû aux requins sont notés dans cette région, pourtant la vue de cet animal fait naître une appréhension compréhensible. La suite de la randonnée était rafraîchie par la brise de la mer, et en échange de cet avantage nous aurions à vaincre ces roches innombrables qui façonnent le littoral. Nous avons donné rendez-vous à des amis sur la plage d'Artah, et leur présence avec quelques boissons pour nous rafraîchir nous motivait. Les dernières collines franchies,

nous apercevions les cabanes de plages et le véhicule tout terrain qui les avait porté jusqu'ici. Ceux-ci résidaient à Djibouti depuis une quinzaine d'années, et leurs nombreuses anecdotes à propos de ce pays renforça toujours mon désir de connaître de nouvelles situations et de faire d'autres rencontres. Je rencontrerai, d'ailleurs de nombreuses personnes, car la connaissance de certains détails culturels et géographiques du pays facilitait le contact avec de nouvelles relations.

De profondes réflexions me posaient le choix entre ces gens et ce pays ou ceux de mon enfance dans l'hexagone. Ce départ autant espéré que redouté devait avoir lieu quelques semaines plus tard, provoquant la frénésie intellectuelle que connaissent les passionnés de voyages et de rencontres. Quelques moments difficiles ont un goût de "mal du pays" lorsque l'on réside dans un cadre où les habitudes et les repères ont disparus. Ceux-ci sont avantageusement équilibrés par la sensation de découvrir cette part de vie terrestre, humaine que l'on ne soupçonnait pas. Les clichés s'effacent, toutes les appréhensions s'envolent lorsque l'on est plongé dans sa propre vie qui prend bientôt part à celle du lieu dans lequel on se trouve. Au-delà du plaisir que l'on ressent à connaître un nouveau contexte il y a un aspect de recherche personnelle qui évolue avec une grande vitesse, et une profondeur insondable. Les expériences que l'on a la chance de vivre dans d'autres cultures sont une richesse intérieure inestimable. Les repères qui nous semblent guider nos pensées chaque jour sont remis en cause. D'autres philosophies existent, qui donnent une

valeur différente à nos valeurs propres. Il est ainsi possible de formater son esprit grâce à des idées riches d'humanité et développer sa réflexion afin de mieux analyser et ressentir le sens de sa vie. Le jour du retour en France arriva très vite, et le départ eu un goût amer et sucré, l'amertume de l'eau si limpide dans laquelle j'eus tant d'émotions au contact des merveilles aquatiques, le sucré du thé et des pâtisseries yéménites que l'on avait offertes pendant les mariages. L'organisation de la vie citadine me surpris par le cycle infernal dans lequel nous sommes entraînés. Il est facile de comprendre le désarroi de certains dans l'univers hyper formel de notre Société. Les villes apparaissaient sous un nouveau jour, et je voulais dire à chacun d'aller voir un peu là-bas, en Afrique, comment les gens voient leur vie. J'ai souvent rencontré l'incompréhension due probablement au manque de curiosité ou à l'envie de minimiser l'importance de l'expérience. Mes photos et mes récits provoquaient l'envie de voyager. Les quelques amis auxquels j'écrivais lors de mon séjour à Djibouti étaient très heureux de connaître de telles images et péripéties. L'une de ces personnes rencontrée lors d'un voyage en Espagne allait devenir plus précisément le but d'un autre séjour en terre inconnue. Lors d'une grande randonnée solitaire en moto j'ai réappris l'espagnol. Un mois avant l'incorporation à la base aérienne de Toul Rosière je discutais avec Lolkje, qui par ses origines hispano hollandaise avait toutes les facilités pour décrire l'Andalousie, sa culture, ses habitants fougueux et attachants. Cette conversation devînt le point de départ

d'une réflexion sur le temps, l'espace et la vie. Celle-ci continue, et ce livre est le témoin d'une recherche de sens. Je pris la décision de partir pour l'Espagne sans me souvenir d'une seule phrase de survie dans cette langue. Les premiers jours de ce périple m'exposèrent à mes faiblesses linguistiques, je traversais l'Andorre et les Pyrénées sous la neige de mars avec quelques hésitations lorsque l'on me parlait espagnol. Quelques kilomètres de route se révélèrent difficiles à cause de cette neige, du brouillard et des véhicules glissants d'un bord à l'autre de la chaussée. Je pris quelques minutes de repos à la station de ski d'Andorre la vieille car les lacets et portions enneigées avait sollicité tout mes membres ainsi que mes émotions.

Quelques passants m'expliquèrent leur étonnement en voyant cette moto gravir les pentes peu propices à la conduite sur neige. Je commençais à me rendre compte de l'effort à fournir pour retrouver les mots essentiels qui me permettraient de communiquer dans le pays qui m'accueillerait bientôt. La montagne et ses magnifiques paysages me rendaient très confiant quand à mon état d'esprit pour ce voyage en cours et les essais pour demander mon chemin confirmèrent mon désir de communication et de découverte. Au sud de l'Andorre s'étendent de grandes plaines très vertes à cette époque de l'année. Le climat changea assez rapidement, et une douce chaleur méditerranéenne remplaça le froid de la montagne. La ville de Lerida me tendait les bras pour une nuit de repos. Dans l'hôtel de montagne m'ayant accueilli la nuit précédente j'avais pu déguster le miel

local et les quelques spécialisées reconstituantes disponibles dans un tel contexte. Mes interlocuteurs comprenaient rapidement que j'avais quelques difficultés à communiquer en espagnol, encore que je faisais des efforts surhumains pour cela. La patience de chacune de ces personnes rencontrées pendant la première période de ce séjour réactiva mes souvenirs enfouis depuis dix ans. La plus grande partie de ce que j'avais appris au lycée réapparaissait. Entre Lérída, Taragona, Valencia, de nombreuses questions basiques me mettaient en contact avec la population et la sonorité chantante de cette langue du soleil s'imprégnait en moi. La communication se révélait plus facile, et je découvrit bientôt de nombreux paysages dont je ne soupçonnait pas l'existence. Les plantations d'orangers et de citronniers sont parmi les images emblématiques, ainsi que les pins et les taureaux noirs. D'autres le sont moins, comme les déserts et les falaises rouge du sud, vers Almeria et plus au nord.

Les cartes regorgent de routes touristiques, et il existe souvent des voies escarpées non repérées qui mènent à des villages au sommet des montagnes. L'accueil dans ces villages est mêlé de curiosité et d'étonnement, je suis arrivé plusieurs fois dans des hameaux où l'on me disait que jamais un français n'était venu. Parfois un professeur du village parlait français et c'est au nord de Murcia qu'un instituteur me parla du village dans lequel il enseigne. C'est au bout d'une unique route de 25 kilomètres en montagne que vivent, paisibles et chaleureux, quelques centaines de personnes. Sur les

routes de montagne le spectacle défile avec des changements incessants, pourtant la vitesse réduite permet de sentir chaque brise, chaque senteur printanière. Il y a des instants d'éternité, croisé au détour d'un chemin, au sommet d'une montagne ou au bord d'une rivière. Chacun des kilomètres parcourus depuis mon départ m'avait offert des rencontres et des vues panoramiques mémorables. Je pensais maintenant en espagnol, le stade de la traduction dépassée, les conversations peuvent s'approfondir. En route vers Granada, je vis sur la carte l'inscription "Sierra Nevada" et me souvînt que notre professeur d'espagnol au collège Louis Blanc nous avait parlé de cette haute montagne andalouse. Sur son flanc maritime il est possible de la gravir grâce à une route qui mène à l'Alpujara, sorte de paradis terrestre de montagne où l'eau pure coule de toutes parts. Cette route mène à Lanjaron, source très connue, avant de contourner le pic Veleta et mener à Granada. Cette grande ville andalouse renferme de nombreux trésors d'architecture, tel le Palais de l'Alhambra et ses jardins réputés. Je reviendrai quelques mois plus tard rendre visite à Maria De Gracia, une amie du village de Portollano. Cette visite rapide de la ville me réjouit par ces surprises agréables et chaleureuses. Le long de la méditerranée le paysage prend encore plus d'importance, on traverse un désert vers Almeria, puis on monte sur un surplomb au-dessus des plages plantées de cocotiers pour ensuite rencontrer des oliviers et des plantes très caractéristiques. La chaleur devient très agréable, parfois une légère brise chasse tout excès et

quelques lézards ajouteront à l'impression de proximité avec l'Afrique. Le rocher de Gibraltar s'offrit à ma vue lorsque je poursuivait vers Séville où je souhaitais aller voir les préparatifs de l'exposition universelle 1992. Je reviendrais quelques mois plus tard en venant récupérer ma moto à puertollano. Planté là par on ne sait quel miracle, ce petit pain de sucre domine le point de jonction de la méditerranée et de l'océan Atlantique. Un parc naturel attira mon attention, je pourrais visiter Séville et aller ensuite en direction du Portugal vers cette étendue forestière protégée. Séville est une ville extraordinaire, le port donne un goût d'aventure, les ruelles sentent la poésie de Garcia Lorca et d'autres grands auteurs inspirés par le fleuve Guadalquivir. Le "jamon serano" m'ayant sustenté avec la compagnie d'une fraîche "Aguilla", je continuais la promenade à travers les rues et quartiers en proie à l'invasion prochaine pour l'ouverture de l'exposition universelle. La zone dans laquelle prennent place tout les pavillons de représentation des pays participants est baignée par une légère brise humide afin de climatiser les lieux. C'est un festival de la culture internationale, une gigantesque vitrine pour le voyageur curieux de son siècle. Les objets et diverses reconstitutions sauront faire naître les émotions que recherche les visiteurs lors de cette aventure spatio-temporelle. De nombreux pavillons m'ont fasciné, le Japon présentait des maquettes de scènes culturelles et d'autres constituaient des répliques grandeur nature de sites religieux, tel un temple avec un magnifique escalier doré. Des costumes et des

manuscrits authentiques présentaient cette très ancienne civilisation. Le Mexique, Cuba, la Malaisie, les Emirats Arabes, le Canada et d'autres nations m'ont invité elles aussi à me rendre sur leurs terres. Il est possible que la connaissance nous permette de prendre conscience de notre ignorance, pour ma part c'est l'inconnu qui m'attire, la rencontre de nouvelles formes d'existence et de pensée sous forme de livres et de voyages. Le temps d'une pause après les kilomètres parcourus dans les allées de cette exposition multinationale, et j'arrive juste au moment d'une danse andalouse, la "sevillana". Les jeunes filles vêtues de jolies robes colorées et dentelées esquissent leurs premiers pas et déjà le public est ébahi par la légèreté et le rythme très marqué du spectacle. Si l'on peut noter quelques ressemblances avec les danses arabes, c'est grâce à l'oeil expert du voyageur et c'est certainement là que se trouve la source de la beauté de ce ballet à deux, trois ou quatre jeunes filles. C'est la fiesta espagnole qui anime tant de contrées hispanoaméricaines.

J'ai trouvé en Argentine cette dynamique et cet enthousiasme sincère pour les moments de communion intense que créent les fêtes.

Ressentir le bonheur qui germe dans les événements d'une autre culture est une joie incomparable. En allant sur la route vers le parc naturel, je sentais intuitivement que mon chemin devait bifurquer sur un "camino de tierra". Plus avant s'annonçait un environnement sauvage dans lequel des chevaux et des taureaux susciteraient certainement les émotions de la grande nature. Ces

émotions allaient me parcourir en effet, et l'admiration suscitée serait totale tant ce cortège inattendu inspirait de joie. "El Rocío", le cortège processionnaire en hommage à la vierge, quelle rencontre étonnante pour un motard chevauchant un engin fait d'acier et de plastique. La succession de chariots colorés et de personnes de tous âges vêtues d'habits de cérémonie fut un régal dans ce paysage chaleureux d'andalousie. Voici quelques dizaines de minutes qui me vaudront de nombreuses conversations avec plusieurs espagnols n'ayant encore jamais observé de pareil cortège. J'aurais également la chance d'assister à une prestation d'étudiants ayant terminé leur cursus universitaire. Venant de Salamanca, ils passaient à Pamplona alors que j'avais décidé d'y rester quelques jours pour faire une trêve pendant un séjour professionnel à Barcelone. Ces étudiants ont appris des chansons traditionnelles durant leurs études, et pour signifier la fin de celles-ci ils revêtent des costumes folkloriques. Tentant leur chance pour charmer les jeunes filles aux terrasses des cafés ils jouent d'instruments aux sonorités festives. Cette tradition précède celle des lâchés de taureaux dans la ville. A la suite de la découverte de ce cortège je pris la route pour aller chez mes amis espagnols qui écoutèrent attentivement tout les détails de ce périple. Cette famille de la région Ciudad Real a été un facteur très important pour retrouver et développer ma maîtrise de la langue espagnole. Le village situé en Castille est l'endroit rêvé pour prendre goût aux aspects les plus variés de la culture espagnole. Pendant l'été les dizaines de boîtes de nuit en plein air

ouvrent leurs portes et les piscines regorgent d'anatomies hispaniques des plus chaleureuses. Une amie d'Anna se montra très enthousiaste pour quelques danses dont je n'avais encore jamais entendu la moindre note. La techno faisait son apparition et les groupes espagnols ont très bien accordé leurs voies à ces rythmes démoniaques. Cette sympathique période précédait l'heure de la mise au pas de mes caractéristiques personnelles les plus hétéroclites. Enfin, cette perspective de rigueur ne m'enchanta pas vraiment. Je retardais donc mon départ, sachant qu'en moto je pourrai facilement parcourir les milles deux cents kilomètres qui me séparaient de la base aérienne 136. Le climat en décida autrement, car la neige apparue lors des derniers jours pendant lesquels mon départ devait s'effectuer. Les cols pyrénéens impraticables rendaient impossible toute traversée rapide du pays, ainsi je devais opter pour l'avion. L'aéroport international de Madrid m'accueillera donc pour un baptême de l'air et ma moto restera quelques mois chez ces nouveaux amis. J'avais pourtant esquissé un départ une semaine auparavant avec Roberto et son Père. Nous nous étions rendu à la ville médiévale de Toledo ensemble. Alors que la nuit tombait sur les collines entourant les remparts de la citadelle, nous partagions ce spectacle grandiose en progressant sur la route circulaire. Les feux bordant les hauts murs se reflètent dans l'eau de la rivière qui cerne la cité. La route des crêtes offre ce panorama fascinant d'un château fortifié flamboyant. L'accès à la cité est possible par des ponts-levis massifs, tenus par des chaînes, et capables de fermer le passage

vers le coeur de la forteresse. L'état de l'architecture est remarquable et les maisons moyenâgeuses sont habités quotidiennement par des personnes qui mènent une vie moderne au milieu de ce décors fabuleux. Nous avons garé les motos devant des anneaux et des abreuvoirs destinés aux chevaux des diligences qui passaient par ici à l'époque chevaleresque. Cette ville m'a laissé un tel souvenir que j'irais probablement à nouveau pour mieux la connaître. Pendant une pause sur la place pavée nous avons eu le temps de parler tranquillement de mon voyage et de ce que j'avais appris pendant ces dernières semaines. La soirée approchant chacun pensait à reprendre la route.

Nous sommes en fait repartis dans la même direction afin de rejoindre Puertollano. Je n'avais pu me résoudre à quitter cette sympathique famille. Maintenant, le temps devenait plus rare pour aller prendre l'avion, et ce retour m'avais donné une telle confiance en cette famille que je leur laissait ma moto en toute confiance. Passionnés de vitesse et d'évasion, leur métier de concessionnaire me rassurait. Nous nous sommes dirigés vers Madrid où je devais ressentir la joie de l'envol pour la première fois. Ces objets fabuleux m'ont passionné tout le long de mon adolescence, et je construisait de nombreuses maquettes. Le billet acheté et les bagages enregistrés je quittai le sol espagnol avec un vol Iberia en direction de Paris. En plus des émotions du décollage j'allais faire la connaissance de Maïté, une charmante jeune femme argentine. Bien installé dans mon fauteuil je lisais les magazines pour continuer à apprendre et mettre mes

connaissances linguistiques à l'épreuve. Etant arrivé très tôt dans l'avion j'eus le temps d'analyser et d'apprécier la situation. Celle-ci s'illumina à l'approche de Maité. Etonné d'une telle compagnie pour ce baptême de l'air je me donnai du temps avant d'entamer la conversation. Maité repris chaleureusement mes premières questions et m'expliqua aussitôt que les argentins sont bien distincts des espagnols. Elle décrivait également un panorama général du pays. Sa longue chevelure noire me charmait ainsi que ses grands yeux en amande. Ce vol très agréable nous emporta dans le ciel espagnol jusqu'aux Pyrénées et j'appréciai également les volutes nuageuses. Les idées se sont enchaînées, nous permettant d'alimenter la conversation autour de nombreux thèmes. A l'arrivée à Paris le nouveau tronçon d'Orly val était fraîchement inauguré et nous nous sommes rendus au centre de Paris. Je quittai Maité, et en échangeant nos adresses nous parlions d'une correspondance qui prendra forme dès notre retour dans nos lieux de résidence respectifs. Les pensées précédaient les actes, et j'ai souvent écrit que je me rendrai en Argentine. Le retour du séjour à Djibouti sera propice à l'élaboration de ce projet et cette perspective de me rendre à Buenos Aires me réjouissait.

Je préparais donc mon voyage en étudiant la carte et en lisant plusieurs guides du pays. Il m'apparut ensuite que ces lectures ne suffisaient pas et comme je m'intéresse actuellement à la Chine je pense qu'il est nécessaire et nettement plus enrichissant de préparer un voyage plus profondément. Pour mieux comprendre les personnes je

pense qu'il est préférable d'étudier l'histoire, la culture, l'économie et la politique. Ces efforts sont autant de respect pour la civilisation que l'on perturbera par son passage. Les idéologies différentes, les Arts et les principes relationnels sont enrichissants pour la compréhension de notre propre culture. Ces comparaisons nous apportent un éclairage nouveau sur nos fonctionnements et nos modes de pensée. Pour l'Argentine plusieurs désirs ont influencé la décision du départ. Cette amie compte pour beaucoup, car elle m'écrivait régulièrement, les souhaits de mieux apprendre l'espagnol, de connaître les subtilités du langage "porteno" et l'appel de ce continent mythique ont confirmé cette envie. Quelques semaines avant mon départ de Paris je prévenais Maïté. Elle eu du mal à croire que j'avais prévu de venir plusieurs mois dans son pays. C'est en effet un assez long séjour qui me met en contact avec les réalité de l'existence de la population dans une ville, et je souhaitais pouvoir ressentir cet environnement pour comprendre les pensées des habitants. Maïté vînt me rencontrer à l'aéroport international situé en dehors de la ville, et je reconnu très vite cette correspondante devenue une jeune femme. Mon objectif pour ce voyage était de rencontrer une grande diversité de personnes afin de connaître une plus large gamme de ce qu'il est possible d'apprendre dans une culture étrangère. J'entamais donc ce séjour avec un esprit très ouvert et attentif à toute nouvelle source de savoir. Le ville me plu immédiatement, je sais quels faits et quels images m'ont séduit. Les larges avenues

rectilignes, les bus et le trafic incessant, les hauts édifices de styles variés donnent à cette ville sudaméricaine

un charme unique. Une grande diversité de population vit dans des quartiers tout aussi disparates que ceux de Paris, le nombre d'habitants étant plus élevé. Les architectures coloniales sont reconnaissables par la recherche d'une structure imposante.

Celles-ci contrastent avec les modestes maisons de bois peint des quartiers du port. Chaque partie de la ville crée une atmosphère selon les symboles affichés et les styles de personnes rencontrées. Le quartier riche de Palermo réunit les grands hôtels, les universités un magnifique centre culturel, des parcs et les Ambassades. Les meilleurs bus y circulent, les trottoirs sont parfaits et les vitrines aussi richement décorées que les personnes qui gravitent aux alentours. L'alternance de mes promenades dans les différentes parties de la ville a créé une richesse considérable d'observation. Les modes de vie s'accordent avec l'environnement, et les comparaisons in-situ sont révélatrices des conditions sociales respectives de chaque milieu. Les lieux de rencontre et ce qui se passe entre les interlocuteurs démontrent les variations de comportement existant selon l'éducation et le statut de chaque personnage. Les groupes que j'ai regardé ont produit de nouvelles références pour mon propre comportement, et j'ai ainsi pris conscience de mes propres habitudes comportementales. Une somme d'observations et d'échanges avec d'autres voyageurs enrichi le parcours, et parmi les interlocuteurs

australiens, anglais, écossais, espagnols, péruviens, japonais et allemands, j'ai noté de très nettes différences d'interprétation pour les plus anodines habitudes des argentins. Chacun ayant un savoir personnel formé d'études et d'expériences diverses nous avons tendance à juger et classer les actes des autres selon ce qui nous est familier et ce que nous ferions nous même.

De nombreux exemples dans notre propre culture montrent que selon la région considérée, l'origine sociale ou la famille dans laquelle il vit, chacun structure sa vie d'une manière singulière. Celle-ci s'inscrit comme une référence inconsciente qui filtre la réalité. S'il est vrai que les immersions dans des cultures très difficiles d'accès présentent des adaptations longues et un brouillage psychologique certain, le désir de comprendre et un sens aigu de l'observation permettent de saisir les changements comme des sources d'évolution de grande valeur. Une claire interprétation des événements demande un discernement et une distance par rapport à sa propre culture. Ces évolutions aussi intangibles qu'incompréhensibles par d'autres sont riches de découvertes pour moi, tout comme le sont les paysages et les situations que je vis lors de ces voyages. Les rencontres et les lectures qui nourrissent mes idées portent davantage sur le sens du réel qu'auparavant. Ceci signifie peut-être que ma vie actuelle semblerai dénué de sens si cette recherche ne me permettait de donner du sens à mes pensées et à mes actes. L'orientation de ce que l'on fait correspond bien à un sens, ainsi, depuis plusieurs années le besoin de voyager et de me

confronter à des réalités distinctes me porte à croire que le sens est bien réel et visible, d'après mes actes au présent. Les premières semaines pendant lesquelles j'ai vécu à Buenos Aires m'ont donné le temps de m'acclimater et de vivre au rythme portenos. J'ai ensuite décidé de prendre le train vers le nord ouest du pays pour m'approcher des Andes. Cette chaîne de montagne est connue pour sa hauteur et la diversité des paysages. Les aspects les plus connus bordent les grandes villes sud-américaines. Les étendues désertiques parsemées de cactus, les buissons roulant dans la poussière et les nombreux animaux nous sont relativement familiers grâce aux films et aux photos. C'est une grande émotion à vivre de se risquer dans ces espaces auxquels nous avons associé des aventures historiques et imaginaires. En vivant cette découverte les yeux grands ouverts j'eus l'impression de prendre contact avec l'irréalité de mon imaginaire. Mes rêves se concrétisaient pas à pas, au rythme de ma progression. Le contacts des sens avec les éléments chauds tels que l'air, le sable du sol asséché, la lumière blanchie par le soleil ardent, les odeurs développées et les bruits inattendus complète harmonieusement la part de rêve qui précède le voyage. L'inconnu s'entoure de bonheur lorsque l'on veut y trouver des émotions positives et une source de joie à rechercher davantage de stimulation. J'aimerais enfin savoir si la vie consiste à calculer les actes en fonction de ce que l'on recherche avec pragmatisme, ou si le coeur qui guide nos intuitions est notre meilleur allié. La réponse est très partagée entre le conservatisme et le

goût pour le progrès. Peut-il y avoir des réponses multiples qui garantiraient la diversité des modes de vie ? Une certaine réponse est très appréciée, le conformisme et le respect des règles sociales semble fort conseillé pour qui souhaite mener une vie très intégrée et ne surtout pas déranger les habitudes morbides des moutons dociles. Cette réponse est très importante quant au nombre de personnes qui acceptent des idéaux stéréotypés. Mais, quel est l'intérêt de se montrer fidèle à un monde dépersonnalisé, qui tend à uniformiser les pensées comme les vêtements, les loisirs et les activités courantes ? Voici le pouvoir des dirigeants, contraindre mentalement la majeure partie de la population à une ressemblance qui sécurise chacun et assoie la majorité dans une illusion de bonheur. Qui a déjà ressenti le bonheur d'être conforme à peut-être également connu celui d'être unique. Beaucoup cherchent à taire cette voie qui tend à nous différencier du commun en disant, faisant et proposant ce qui est profondément essentiel pour nous. Le courage est le moyen d'apporter à sa vie la chance d'être sculptée selon nos désirs, plutôt que d'être préformé par ceux des autres. Le regard porté sur le regard des autres est un facteur important de notre individualisation.

Qui a intégré la croyance que se faire remarquer est un désir malsain s'accordera avec celui qui souhaite constamment passer inaperçu, et perdra toute chance de provoquer les situations favorables aux réalisations de ses rêves les plus chers. Un souvenir vaste et lumineux s'est ancré en moi, et ces quelques semaines parmi des

paysages et des gens si différents m'ont imprégnés d'odeurs et de lueurs encore mobilisables. Les nouvelles découvertes en appellent d'autres, et c'est dans cette optique que j'ai alors décidé d'aller plus loin vers les langues, d'améliorer l'anglais, reprendre l'espagnol et m'initier au commerce international. Une vie qui promet des mouvements et l'utilisation des compétences acquises au fur et à mesure de mes expériences. Après une période dans le Causse Comtal et les montagnes ruthénoises, les mois qui se profilaient me permettraient de connaître la Catalogne, ses massifs et la côte méditerranéenne. Un site m'a particulièrement charmé, il concentre la force des montagnes boisées, sillonnées par des routes impétueuses et la beauté d'un village médiéval dédié à une Abbaye. Celle-ci accueille les pèlerinages depuis plusieurs siècles et il en émane un magnétisme certain. Les multiples ruelles, les maisons et les escaliers contiennent les histoires qui ont construit cette atmosphère. Il y règne une harmonie sensuelle entre les pierres taillées et la nature. Conques mérite tout les kilomètres et chaque heure du trajet nécessaire pour l'atteindre.

Une impression similaire m'attendait aux alentours de Barcelone, là, une main céleste a déposé les blocs massifs de béton naturel dont les formes inspirent autant de doigts pointés vers le ciel. La vue de cette montagne se détachant d'un paysage coloré est un spectacle grandiose, rien de ce qui borde cette masse rouge striée par les menhirs oblongs ne se retrouve en elle. C'est comme un jaillissement de magma ayant été subitement

figé par les eaux abyssales d'un océan alors omniprésent. Les chemins qui longent les rochers culminant à près de mille mètres sont des sentiers vers un émerveillement croissant. Les imposantes sculptures naturelles montrent une régularité de forme et de position surprenante. Les escalades sont tentantes, et faute de matériel adéquat je me suis risqué vers les hautes courbes de ces monstres érigés en l'honneur d'une puissance invisible.

L'ascension facilitée par des protubérances constituées de galets dépassant du ciment océaniques m'aide à me hisser vers le sommet arrondi d'une pierre dressée monumentale. De cette hauteur, le monastère, les routes et les montagnes avoisinantes semblent être reléguées à un lointain arrière plan. Le panorama offre au regard une étendue aplaniée par l'altitude du point de vue, et l'imposante majesté du piédestal prend d'avantage d'importance à ce moment. Les faces les plus abruptes sont des voies très appréciées par les alpinistes encordés, et ce sont eux qui me permettront de descendre les quarante mètres qui me séparent du chemin sillonnant les plateaux parsemés d'arbustes. La paroi si allègrement grimpée était devenue une ligne verticale dont la partie en surplomb ajoutait la surprise aux difficultés surmontées une heure plus tôt. Cet environnement magnétique m'attira de nouveau, et durant les trois mois de séjour à Barcelone je me suis dirigé près d'une dizaine de fois vers cette montagne. La ville de Barcelone m'a elle-même fasciné, et les réalisations renommées de l'Architecte Gaudi y sont pour beaucoup.

Ces maisons, le parc et la Sagrada familia sont les traces

d'une imagination qui frappe toujours le regard actuellement. Les nouvelles bâtisses et récentes constructions telles que le port Olympique seront certainement fondues dans la masse des murs de béton et des parois de verre. Cette côte commençant à la base des Pyrénées est jalonnée de charmants sites qui invitent à la contemplation. L'alternance de la nature florissante et des villas splendides offre tout les spectacles éblouissants, les produits de la terre fertile verdoyante et les oeuvres de créateurs d'espaces et de lieux lumineux. Plus en avant, une succession de sites enchanteurs se présentent entre les différentes chaînes de montagne pyrénéennes. Colorés et illuminés par le soleil printanier ils invitent à s'arrêter pour s'imprégner de leur magie. A plusieurs reprises j'ai eu le sentiment d'être en Argentine, où la nature est surprenante et très variée. En effet, les sites auxquels ont accès les visiteurs estivaux sont parfois très proches des lieux extraordinaires situés dans les Andes, vers le sud du Brésil et en Afrique. Vers le sud de l'Espagne, en empruntant les routes peu fréquentées vers l'intérieur des terres on découvre des massifs rouges vifs plantés au milieu de déserts d'un jaune éblouissant sur lesquels le soleil imprime sa présence cuisante. Les rencontres et les événements auxquels j'ai participé lors de ces séjours sont autant de faits ayant incité à continuer l'aventure de la découverte du monde. Comme ceux qui ont sillonné les mers à la recherche de nouveaux continents, ou parcouru les déserts et les forêts en quête d'émotions et de savoir, je ressens encore d'avantage ce besoin intellectuel de comprendre le monde, les peuples

en connaissant leur histoire, leur culture et leur environnement matériels et spirituels.

Tout participe à la formation des groupes et des individus. Les contrastes à l'extérieur de sa propre sphère facilite la compréhension de notre histoire qui a quelque part des relations avec les autres continents par les échanges commerciaux, les conquêtes et les créations humaines. L'infime importance d'un individu qui parcourt le monde trouve son sens lorsque les événements et ses projets s'inscrivent dans une réalité au présent. Tout savoir, toute rencontre prend son sens quelque part dans notre futur qui se forme lui-même sur la base de ces faits apparus sur notre chemin. Les personnes éveillent aussi notre conscience à propos de nouveaux sujets. Le constat que l'on apprend toujours plus aisément ce que l'on connaît à moitié encourage la recherche de nouvelles sources d'étonnement et d'évolution. L'association des nouvelles connaissances à celles qui ont façonnées notre conscience nous conduit à nous améliorer en ajoutant des notes sur notre calepin émotionnel et factuel.

Cette recherche produit un encouragement interne qui prend son sens par la stimulation de l'appétit de connaissance qui se régénère par lui-même en comblant nos besoins et en créant de nouvelles curiosités à satisfaire. Au moment où je découvrais les merveilles de la péninsule ibérique je connaissais très peu ce que l'avenir me réservait. Bien sur, les pérégrinations allaient rythmer mon existence et, à cette heure, au retour d'une première mission humanitaire en Bosnie se profilait

devant moi un nouveau départ nourri de réflexions, de ces interrogations sur le monde qui constituaient ma vie quotidienne depuis plusieurs années. Bien avant ce séjour en Ex Yougoslavie je me trouvais à Tarifa, une ville plus au sud de Gibraltar. L'horizon dessiné par le continent africain sur lequel j'avais connu un éveil sur la réalité de la condition humaine et sur la diversité des comportements face à l'existence m'enchantait. Ce lieu de passage intensément parcouru qu'est le détroit a marqué un peu plus la ligne esquissée par mes précédentes expériences. D'autres départs, des rencontres encore, des scènes pénibles et d'autres merveilleuses de la réalité humaine s'annonçaient comme autant de passages vers un panorama chaque fois plus large et plus riche de diversité et de complémentarité. Le passager sur la terre, voilà une dénomination qui peut me définir. D'autres termes pourrait aider à cerner ma personnalité, et celui-ci m'apparaît à présent le plus juste, tant il recouvre également l'ensemble de nos existences vécues ou rêvées.

Qui sommes-nous parmi les hommes sinon les passagers d'une terre bienfaitrice, nourricière, nous accueillant le temps d'un séjour bien court, insignifiant sur l'échelle temporelle. Passage plein de sens lorsque l'on analyse et ressens notre présence comme l'opportunité d'apprendre des autres, de comprendre la sphère vitale de nos compatriotes terriens. Autour de cette constante envie de connaître se greffent les images formées par les désirs profonds et les impulsions créatrices du réel. Car les fantasmes ont besoin de l'impulsion qui les fait naître à

la face du monde. Cette réalité est prête à tout recevoir, il faut à chacun cette volonté de se diriger vers ce qui est envisageable en fonction d'un minimum nécessaire de connaissances et d'une soif de découverte structurée par les précédentes expériences. Lorsque le rêve mûri, que les connaissances rassurent devant l'inconnu qui s'approche, que le temps et les circonstances deviennent propices, alors cette impulsion vitale agit comme un facteur de survie, un élan créateur d'une vie en devenir. Dans la nuée de rêves préconçus par la Société Médiatique l'essence de chacun peut être mise à jour par une prise de distance et une implication à identifier le processus qui nous meut personnellement. Combien sont reconnus comme purs produits de leur éducation, de leur milieu conformant sans cette composante indispensable à un individu créateur de sa propre existence qu'est la confrontation aux réalités du monde. D'autres cultures, d'autres modes de vie relativisent les certitudes traditionnellement ethnocentriques de chaque entité nationale, insulaire d'un point de vue idéologique ou politique. Quinze ans après avoir aperçu l'impressionnante Amazonie parmi mes rêves, je me préparais à une immersion dans l'univers botanique florissant de la Guyane . Le massif amazonien des Guyanes est une infime part de la vaste étendue sauvage dans laquelle se sont engouffrés les plus divers aventuriers, les chercheurs de nouvelles espèces animales et végétales et ceux que fascine le minerai aurifère dont regorge le lit des fleuves. La communauté des villages est composée par une population

internationale, des forêts laotiennes aux territoires philippins, de l'Indonésie à l'Afrique de l'ouest, de l'île de France aux Indes, les habitants sont en majorité créoles, ce qui signifie qu'ils peuvent provenir des îles Caraïbes, de la Martinique et de la Guadeloupe. La multiplicité des cultures rend chaque rencontre plus unique et les attitudes des chinois sont très différentes de celles des brésiliens et des surinamiens. L'une des expéditions les plus intenses est celle qui vous entraîne vers le cœur de cette forêt insondable, dont la cime des arbres dépasse le champ de vision. C'est le terrain de jeu idéal pour les espèces animales les plus surprenantes. Divers moyens d'accès sont possibles et les voies aériennes, terrestres et fluviales réservent chacune des émotions spécifiques à celui qui tente cette expérience vers la nature la plus pure et la plus exubérante que l'on puisse imaginer. L'étendue d'eau vaste, silencieuse et puissante des fleuves amazoniens devient fascinante par les changements de débit selon les saisons. Les sauts dépassés à grand renfort de virages et de vagues créent en vous une sensation de victoire sur les éléments. Les dénivellations impressionnantes et les rochers aiguisés constituent autant de difficultés surmontées allègrement par les piroguiers. Seuls les habitants des rives, bonis, saramaka, paramaka sont familiarisés depuis leur enfance avec ces eaux redoutables et peuvent prétendre parcourir habilement le cours sinueux des voies privilégiées de pénétration vers les profondeurs guyanaises. Les imposantes pirogues qui servent à transporter des charges de cinq tonnes de matériel, d'aliments et autres

accessoires nécessaires à quatre cent kilomètres des côtes sont taillés dans de grands arbres et sont les embarcations les plus adaptées à ces eaux tumultueuses. Une autre approche permet plus de contact corporel avec ce lieu sans limites qu'est la forêt Amazonienne, l'envahissement des sens n'a pas égal, ou peut-être les mers chaudes. L'univers aquatique regorge de poissons colorés dont les mouvements produisent des sons feutrés très présents et la forêt vous inonde d'autant de craquements de branchages, de cris et piétinements d'animaux, de bruissements d'ailes du colibri ou de l'oko. La fraîcheur soudainement présente lorsque l'on entre au plus profond du milieu végétal se transforme bientôt en une moiteur et une chaleur entretenue par une progression parfois lente à cause des dénivelés et de la profusion d'herbes. Les arbustes aux épines les plus menaçantes et la présence d'insectes les plus étranges, camouflés ou affairés, méritent le temps consacré à leur découverte.

L'observation des innombrables fourmis et araignées, les serpents farouches invisibles et les félins donnent aux expéditions une capacité de création de toutes les émotions qu'un être humain peut éprouver.

L'émerveillement devant la grandeur des arbres, la beauté des Orchidées et le vol des Aras laissent bientôt place à la terreur lorsque l'on est en face de plusieurs rangées d'épines toutes prêtes à faire partager la substance leur servant de protection, ou qu'un rat de quarante centimètres descend le long d'une liane suspendu par la queue, le dos dévoré par quelque

prédateur affamé. Apercevoir des petits singes tels que les tamarins à mains rouges est un plaisir indescriptible, l'observation des agoutis, des perroquets amazones, des toucans et des tatous vous emplit d'un sentiment de contact universel avec la Nature, la planète et le cosmos tout entier. Les poissons dont regorgent les rivières sont pour la plupart très intéressés par les plaies et le sang qui constituent les meilleurs appâts si l'on veut connaître les sensations que provoquent les morsures du pirai lorsque l'on se baigne le matin. Les plus gros spécimens d'aimara, ce succulent monstre des eaux guyanaises peut peser semble-t'il jusqu'à cent kilos. D'après le volume des mérours de l'océan Atlantique qui dépasse allègrement les cent vingt, mieux vaut prendre garde à ses orteils, car les trois rangées de dents acérées sont disposées le long d'une mâchoire dépassant la largeur du corps lui-même. Celui que j'ai hissé au bout d'un fil d'un diamètre impressionnant dépassait les quarante kilos, et la section très nette du câble et de l'hameçon laisse deviner ce qu'il adviendrait d'une main ou d'un bras plongé négligemment dans ces eaux opaques. Les petits avions constituent également une source d'émotion dont la trace indélébile agrmente chaque nouveau jour. Survoler le tapis amazonien avec les couleurs étonnantes de feuillages, les variations de relief et de hauteur des arbres sont des détails par rapport à la sensation d'infini que provoque la vue d'une forêt s'étalant plus loin que l'horizon. Les fleuves jaunes découpent l'intense verdure qui suit obstinément chaque méandre parsemé de roches aigües sur lesquelles s'empalent parfois les meilleurs

piroguiers. Entre les différents sauts qui ponctuent la montée du fleuve de fortes émotions, se trouvent de chaque côté, et également sur les îles, des villages et parfois seulement quelques maisons de bois. Le relatif isolement dû à la voie navigable crée toujours des raisons de s'arrêter, pour décharger quelques sacs de riz ou aller voir les membres de sa famille. A ce propos, lors de la descente avec un groupe de piroguiers, nous avons vécu quelques heures pendant lesquelles notre sort était entre les mains du bon vouloir de nos guides. Afin de rejoindre le littoral, nous avons décidé de monter dans les pirogues qui descendent sans choisir vraiment ceux qui les manient. Ce groupe était celui des Bad Boys, et se comportait de façon opposée à ceux qui nous avait accompagnés jusqu'en haut du fleuve. Lors d'un arrêt dans un village pour terminer la construction d'un toit, ils eurent l'idée de nous demander de payer le voyage immédiatement alors que le trajet n'était qu'à moitié engagé. Autant dire que la crainte des conséquences d'une résistance faisait trembler mes compagnons de voyage et le rhum que leur avait fait boire les piroguiers favorisa ce climat. Aucun d'entre nous ne pouvait conduire une pirogue jusqu'à la destination, le fleuve était redoutable. Le bon sens aiguisé par d'autres aventures, j'expliquai alors que si nous donnions le moindre billet le parcours à peine entamé, nous serions contraints de donner plus ensuite. Nous prenions le risque de les encourager à nous débarrasser de toutes nos affaires. Je refusait donc, et leur dit de rester dans la pirogue pour veiller sur nos sacs pendant que j'irai parler

avec le chef des piroguiers. Je rencontrais donc celui-ci tranquillement installé, sirotant un rhum et discutant avec un des habitants après avoir terminé la construction. M'exposant la situation, il me demanda de l'argent du voyage afin de régler l'épicier.

Etant sûr de mon raisonnement, je lui dis que cet argent lui serait remis lorsque nous serions arrivés, et que nous devrions partir maintenant pour atteindre notre destination avant la nuit. De retour à la pirogue je dis clairement de ne rien donner et d'attendre qu'ils veuillent bien reprendre le cours du fleuve sans quitter nos affaires afin de bien montrer notre détermination. Après les deux heures d'attente, il fallût patienter seulement vingt minutes et nous reprenions le "chemin". Les piroguiers montrèrent leur agacement en descendant les rapides violemment et en simulant les pannes de moteur afin de nous intimider. Rester impassible est une attitude adéquate, et lorsque je pris quelques photos le comportement du piroguier me montra qu'il tenait à rester désagréable. Sans surenchérir par une réponse agressive, je fixais le pilote de façon à ce qu'il sente que je comprenais son jeu. Quand nous débarquions enfin, mon exaspération me porta à jouer un peu alors qu'à présent nous étions sur le rivage, les menaces et les intimidations n'avaient aucunes prises sur moi. Nous aurions pu, à notre tour, faire pression en parlant de la police du fleuve, comme l'avais fait le pilote. A coup sur, ces piroguiers étaient des clandestins et trafiquaient autant que possible entre le Surinam et les villages de Guyane. Mais, finalement, nous avons payé notre dû

sans autres complications. Nous avons croisé le patron du groupe avec lequel nous avons monté le fleuve et il a vite reconnu qui avait essayé ce chantage. Il nous a dit également que nous avions évité de nous retrouver sur une île sans plus aucun bagages. Le rapport de force avait été la bonne solution, par réponse à l'intimidation. Bien sur, d'autres moments allaient agrémenter ce séjours de vues magnifiques, de rencontres colorées et surtout, une semaine sur l'île Saint Joseph où nombre de bagnards ont purgé leurs peines, allaient donner un sens important à ma présence dans ce département. Muni d'un hamac, d'une toile, d'une touc et de quelques autres objets nécessaires, j'allais vivre une semaine sur l'île, alternant une visite des cellules avec la découverte du relief et des points de vue sur le continent et les autres îles du Salut. L'immense tranquillité de ce morceau de terre de moins d'un kilomètre de long était propice à une profonde réflexion, à l'observation de ce qui pourrait survenir sur le sol, dans les arbres, sur la mer et dans les airs. Les noix de coco à profusion, et les quelques réserves contenues par mon sac à dos me déchargeaient de préoccupations alimentaires, j'avais tout le temps de prendre conscience des lieux, des instants et du sens que je voudrais trouver afin de vivre intensément ces quelques jours sur une île déserte. Je pêchais quelques heures, et mes poissons dépecés servaient d'appâts aux animaux de l'île, je pouvais donc les observer. L'île voisine est peuplée, et des bateaux y viennent quotidiennement en provenance du continent. Je pu prendre quelques photos, ressentir chaque événement,

chaque rencontre impromptue avec les discrets animaux qui peuplent l'île, vivre intuitivement l'existence de ceux qui terminaient leur vie ici, sur une île bordée de blocs massifs de roches battues par les courants et cernée de requins qu'attiraient régulièrement les dépouilles ensanglantées des bagnards.

Seuls deux événements ont dérangés cette existence paisible, le vol de mes poissons par un animal nocturne nommé "chat tig" et la visite sur les cordes de mon hamac d'une mygale descendue du palmier pour trouver une proie. Je n'en fut pas une et suite à cette incursion nocturne dans cet étroit espace que constitue le hamac, j'installai une moustiquaire avec précaution. La situation des trois îles au large de la côte sud-américaine leur confère une valeur exotique renforcée par les palmiers et la faune toute inhabituelle. Le fait que ces îles aient été historiquement utilisées, et qu'elles soient sous la trajectoire de la fusée Ariane augmente la portée d'un séjour et assure la sauvegarde de cet environnement privilégié. Le samedi et le dimanche quelques arrivages de bâteaux dérangent l'équilibre tranquille des lieux. Du côté du Surinam, pays limitrophe de la Guyane dont la frontière est matérialisée par le fleuve Maroni se trouve un petit aéroport qui permet de rejoindre la capitale, Paramaribo. A partir du village, vingt minutes sont nécessaires en pirogue pour atteindre Benzdorp. Lorsque l'avion surgit au dessus de la camopée il plonge immédiatement vers la piste de latérite et s'arrête dans un nuage de poussière rouge qui va se perdre ensuite au dessus des eaux tumultueuses du fleuve. Le décollage est

également impressionnant, et l'avion chargé prend son envol avec un style emprunté à l'albatros. Le survol du Surinam laisse découvrir les carrières d'alumine, les bras très larges des fleuves ainsi que des lacs colorés par les terrains chargés d'oxydes. La ville est elle même colorée, le melting pot est aussi riche qu'à Cayenne. Les maisons néerlandaises fraîchement restaurées donnent une allure attrayante à cette ville aux contrastes saisissants. Les honnêtes habitants doivent résister à l'envie de certains trafics juteux qui rendent abordables les plus belles maisons, ainsi que les voitures allemandes et américaines luxueuses. Julie avait rendez-vous à Paramaribo, et nous nous sommes rendus ensemble dans cette ville, la visite dirigée par notre envie de la connaître. Nous nous sommes rendus dans un atelier artistique dans lequel travaille un habile peintre qui devint rapidement un ami et un guide. Les toiles qu'il a peint nous ont plu, ces belles compositions inspirées par les maisons traditionnelles, et les personnes affairées dans des scènes de la vie quotidienne sont des sujets dans lesquels il excelle.

Tout comme la réalité de la ville, les couleurs et les attitudes des protagonistes sont saisies par l'oeil imaginatif et la main descriptive qui rendront compte de la culture d'un peuple cosmopolite amazonien. Le marché, une zone privilégiée de découverte des habitudes alimentaires et des acteurs de la vie quotidienne nous à offert son spectacle dans le bruit des pas et des clameurs marchandes. L'ambiance est réglée par le fourmillement de l'offre et de la demande. Notre

passage entre les étales d'où émanent de voluptueuses senteurs de produits propres à nous étonner par leurs formes et leurs goûts nous plonge exactement dans ce que nous recherchions. La multitude des cultures engendre une myriade de surprises, et puisque les produits foisonnent, certains préparent sur place des plats dont les arômes envoûteront nos nez et nos palets avides de dégustation. Les viandes laquées asiatiques, les bamis indonésiens, les ignames amérindiens, les fricassées créoles proposent un spectacle subjuguant nos sens. Ayant entamé l'exploration de Paramaribo nous nous retrouvions quotidiennement à la maison néerlandaise. Notre ami, aspiré par les constructions lumineuses et pigmentées des bâtisses chaleureuses se réjouissait de nos regards admiratifs. Notre première rencontre coïncidait avec le vernissage de l'exposition annuelle de cet Institut, et cette rencontre fortuite, guidée par l'oeil aigu et la sensation d'un potentiel de découverte cultivé chaque jour s'est avéré riche de sympathie. Les échanges générés donnèrent lieu à quelques conversations et à la visite d'une maison familiale Indonésienne.

Chaque expérience à l'étranger est concrètement l'opportunité d'une nouvelle vie, et les courts séjours cultivent par définition une intensité que le temps limité encourage. C'est plus une recherche d'impressions fulgurantes, et de situations imprévues auxquelles sont propices ces tranches de vie. D'autres favorisent d'avantage la compréhension d'un peuple par l'imprégnation dans un univers quotidien dont les

particularités premières s'estompent peu à peu pour donner lieu à des interrogations historiques dont les réponses expliquent alors les habitudes culturelles les plus marquées. J'ai souvent noté que les pratiques provenant d'un pur traditionalisme, très centré sur les pratiques qui reflètent l'esprit de conservation, réfutent les influences modernes extérieures. Bien que cet ensemble auxquels ils sont attachés soit le fait d'un assemblage opéré par le temps et les multiples échanges avec leurs voisins, je souhaite que chacun soit assez éveillé pour être conscient des bienfaits du modernisme. Ce constat d'enrichissement par l'attention aux autres modes de vie est constaté à toute les époques, les immobiles acteurs que sont les groupes ethnocentriques représentent plus une gangrène inconsciente guidant la multitude vers l'autodestruction. Quel peuple a-t-il survécu à une absence de contacts ?, qui justement favorise tout autant le développement et le renforcement de sa propre culture sans implorer dans un chaos identitaire général. On peut évidemment s'attendre à ces affirmations de ma part, car les changements géographiques culturels et linguistiques que je cultive ont avivés d'avantage ma soif de connaître ces autres entités.

Séjournant sur la même planète, elles ont développé des relations au temps et aux autres qui sont des sources de réflexion sur nous même. Depuis quelques années, ma curiosité à propos du cerveau humain m'a entraîné à penser que les connaissances actuelles sont accessibles par la recherche de ce que savent les autres et l'essentiel

de ce qui est compréhensible est déjà intégré dans des Sociétés actuellement réparties sur la terre. Suite au bref séjour au Surinam je pris le temps de ressentir et d'analyser à nouveau les journées vécues dans ce pays. C'était un voyage dans le voyage, qu'expérimentent parfois les passagers terrestres. Les rencontres et les projets des autres sont partie intégrante de notre vie, accepter de participer au présent des autres enrichi notre existence en épanouissant les rêves de ceux que l'on accompagne. Le séjour au Kenya, la balade à Valencia, les incartades en forêt amazonienne autant que sur la côte dalmate font la démonstration que l'aventure est aux portes du quotidien. Que les rencontres favorisent notre développement ne fait aucun doute, et cela du fait que nous attirons nos semblables comme nos contraires. Trouver chez d'autres la confirmation de nos idées et se confronter également aux perceptions antagonistes ouvre des voies vers la réflexion pour la remise en cause ou l'approfondissement de nos convictions. Toutes les émotions inhérentes à nos états d'esprit lors de la révision des situations vécues apportent un renforcement de ce que nous vivons en permettant de prendre du recul pour l'interprétation et la compréhension de notre propre rôle lors des événements qui jalonnent et constituent nos expériences. La présence fabuleuse de la nature amazonienne permet de ressentir l'immensité du monde et met l'Homme à sa place. En comparaison des arbres immenses et de la densité du sous-bois, chacun éprouve différentes sensations et émotions. La lumière intense se projette vers les yeux de tout observateur, et les couleurs,

la profondeur du spectacle sont gravés par la puissance surhumaine de ces troncs monumentaux lisses, torsadés ou voilés. Enrobés de lianes ou d'Orchidées, les tours de la cathédrale naturelle amazonienne sont plantées là depuis des décennies.

C'est une présence qu'aucune photo ne peut reproduire, ou peut-être uniquement faire ressentir par juxtaposition avec des repères familiers. Les émotions survenues lors des marches dans les layons de la forêt sont ancrées en moi comme des références fondamentales de la grande Nature et du merveilleux mystère de la création.

Comme le paysage lunaire de Djibouti et les déserts pré andins de l'Argentine, l'immensité du tapis vert amazonien imprime au fond des yeux un horizon infini. Cette émotion, ces images provoquent un développement de la conscience du réel à qui l'a vécu. De telle sorte que le regard des autres est très vite jaugé, comme si la profondeur d'un regard pouvait témoigner de grandes expériences vécues. Ainsi, la reconnaissance entre les grands voyageurs s'opère par une sensation, une présence

magnétisé par les expériences, un langage témoin de l'immensité et un regard qui perce les plus profonds secrets des interlocuteurs. Ces échanges sont de l'ordre du méta langage, ce sont des événements infimes qui donnent tout leur sens à certaines rencontres. Les gestes, les expressions du visage et les réactions corporelles expriment nos pensées. De retour en Europe, j'ai éprouvé le désir d'aller en Belgique afin de rencontrer à nouveau les jeunes amis que j'avais eu le plaisir de connaître lors

du colloque pour les échanges d'expériences et de projets associatifs artistiques. Je pris la route lisse et illuminée qui mène à la capitale belge avec grand plaisir.

A la suite de plusieurs expériences de découverte totale dans des pays fascinants, je trouvais moins d'exaltation à me trouver en France. Ce séjour en Belgique me permis de constater le plaisir que pouvais faire partager Joël à faire connaître son pays, sa culture.

J'ai pris conscience de ma mobilité, et de l'opportunité inestimable de savoir ce qu'elle entraîne. Les distances qui peuvent paraître assez longues pour d'autres personnes, ne sont que des détails pour moi. Lorsque la raison ou l'expérience de certaines émotions mérite la distance à parcourir, le déplacement fait alors parti du plaisir préalable à la découverte. Nous avons sillonné Bruxelles, et des visites dans les châteaux alentours m'ont ouvert les yeux sur la richesse patrimoniale des provinces flamandes et wallonne. Lorsque avec Sabine nous sommes allés au Musée Royal de Bruxelles, nous avons été invités à participer à une séance destinée à des enfants aveugles qui pourraient découvrir quelques objets intéressants. Passée l'émotion de rencontrer des enfants sans regards, la séance a débutée par le contact avec le matériel, avec des indications des animatrices qui ont progressivement expliqué la nature de ces objets. J'ai été touché par le goût de la découverte tactiles de ces enfants, et par l'enthousiasme produit par leurs réponses exactes à propos des matériaux et des pièces. Une précédente expérience avec des adultes aveugles nous avait conduit dans une boîte noire au sein du Théâtre de

Chaillot. A l'intérieur de celle-ci nous devions traverser une rue, marcher sur le sable, passer un pont japonais, tenter de découvrir les sujets de deux sculptures et nous déplacer dans un piano-bar dépourvu de lumière. Ces expériences ont développé mon attention aux personnes aveugles et surtout donné une grande valeur à mon regard sur les gens et les choses. C'est une chance inestimable d'avoir des yeux en bon état et de discerner des nuances de couleurs, des ombres, de reconnaître des matériaux, d'apprécier des peintures et des paysages. Ceci est apparu à mon esprit comme un don fabuleux accordé à la majorité des humains. La lecture d'ouvrages spécialisés a confirmé que quatre vingt pour cent de notre vie est conditionné par ce que nous voyons. La conscience de soi et du monde sont deux facultés guidant l'être vers son rôle dans le monde.

Cultiver notre regard, enrichir nos idées par les observations de la vie quotidienne, des oeuvres spectaculaires de la Nature et de l'Art sont maintenant des priorités pour moi. L'imagination fertilisée par de nouvelles vues sur la vie et le monde nous permet d'envisager de nouvelles solutions à nos envies d'évolution. Nos états d'esprit et nos émotions contrôlent notre présent et nos projections dans l'avenir. Les émotions fortes éprouvées lors de plusieurs voyages ont donné une nouvelle importance à mon espace intérieur. En analysant avec attention les changements d'humeur et les émotions qui naissent en nous il est possible de prendre une certaine distance et de favoriser l'apparition des meilleurs d'entre elles. Le souvenir d'expériences

heureuses peut nous permettre de prendre conscience des émotions négatives et de changer rapidement la vision de notre situation et de notre avenir. Si l'on peut avoir par exemple l'impression de perdre du temps en lisant la page d'un livre, on aura une autre impression si l'on envisage qu'une phrase, quelque part, nous donnera la clef d'une meilleure connaissance de nous même et de notre présence parmi les autres.

Les pensées fugaces croisent les rêves durables, et puisque la vie apporte de nouvelles sources d'énergie pour réaliser notre projet vital, je continu à être attentif au sens des événements et des rencontres que je produit au cours de mon existence. Les rencontres sont les plus significatives sources d'épanouissement, et j'ai constaté que les plus étonnantes personnalités sont faciles à approcher, c'est ensuite leur propre peur d'établir une relation Vraie qui pose problème. Chacun agit selon un plan directeur, conscient ou non de ses choix et de ses besoins de connaissances, ainsi, les personnes que l'on rencontre dans des lieux précis, marqués d'une spécificité

reconnaissable sont à priori en résonance avec l'atmosphère ambiante. On peut donc rencontrer facilement des personnes qui s'intéressent à des domaines qui recoupent nos centre d'intérêts en se dirigeant volontairement vers des activités concrètes, dans les secteurs qui nous plaisent. Les grands organes de la machine produisant notre Société sont enrichis de ces possibilités de contacts entre les intérêts communs. Cette escapade vers les provinces belges a réactivé le

plaisir de connaître Sabine et Joël, ainsi que de rencontrer d'autres personnages haut en culture du milieu intellectuel bruxellois. Depuis cette visite, leurs personnalités sont associées à la ville et ce que j'y ai vécu. Au retour de Djibouti en 1994, je voulais intervenir dans le domaine Humanitaire, car les camps de réfugiés éthiopiens dans les collines désertiques m'avaient fortement impressionnés. Mes tentatives très argumentées ne pouvaient convaincre mes interlocuteurs, car les associations recherchent avant tout des personnes spécialisées dans un domaine directement lié et utilisable dans les projets. Par exemple, Médecins Sans Frontières, en France avait axé le recrutement en priorité sur les médicaux. Les premiers contacts avec les organisations non gouvernementales m'ont donné un aperçu du monde associatif Humanitaire. Sabine étant infirmière, elle avait conçu le projet d'aller à une réunion d'information de Médecins Sans Frontières à Bruxelles. Etant disponible et très optimiste quand à l'utilité d'une telle séance, je proposais à mon hôte bruxelloise de l'accompagner. Les faits énoncés lors de cette réunion ont réveillés les images enfouies par quelques expériences récentes, et le goût d'aider les autres a surgit d'entre mes motivations plus conformes à la Société de consommation. La fin de la réunion était le moment propice pour communiquer à chaud ma volonté d'engagement immédiat, car depuis quatre ans le projet d'une nouvelle mission à l'étranger s'était construite solidement en moi. Entre le moment du retour de Djibouti j'étais allé en Argentine, puis en Espagne et en Guyane. Les images chargées d'émotions

et de découvertes abondaient donc dans le catalogue virtuel de mes expériences. Le moment présent s'est précisément transformé en accord pour la rencontre avec un recruteur pour se prolonger vers la formation au départ en mission à l'étranger. La décision rapide et la possibilité de participer immédiatement à cette session a transformé le séjour à Bruxelles en un stage administratif, logistique et urgentiste. Cette vie d'équipe m'a beaucoup apporté, et le mélange de nationalités fut un des grands attraits de ces deux semaines de vie commune. Des volontaires canadiens, suisse, anglais, espagnols, hollandais et français se sont rencontrés pour être formés dans le même but, aider les autres, quelque part où cette aide devient précieuse en raison du manque de ressources locales.

Des populations en conflits, ou victimes de ceux-ci, des cataclysmes dévastateurs, des inondations et des épidémies fédèrent la volonté des expatriés pour améliorer les conditions de vie de personnes déroutées par des changements radicaux de leur environnement. Fort de cette entrée en matière, certains rejoignent leur missions quelques jours après la formation, et d'autres, dont je faisais parti étaient en cour d'affectation. La première proposition d'aller au Rwanda fût contrariée par ma nationalité, car les soutiens du Gouvernement français à une des ethnies avaient mis en péril les expatriés français y travaillant. Cette remise en question de la destination prévue ébranla quelques jours ma certitude de vouloir aller sur des terrains aussi dangereux. En fait, la possibilité de prendre la suite dans

un bureau proche de Sarajevo se présentait, les coordinateurs s'étaient succédés et j'irai poursuivre leur travail de terrain. Les rapports disponibles à propos de la situation en Bosnie complétèrent ce que j'avais dès lors appris avec les reportages de télévisions avides de sensations. La lecture de livres d'histoire et d'études socio religieuses approfondirent ma compréhension de ces "villes états" composées d'un groupe ethnique entouré par des populations d'une autre appartenance. Cet enchevêtrement administratif fut l'un des défis à la logique que je m'efforçais de visualiser. La nécessité d'organiser les évaluations de structures et l'organisation de distributions devait me mener rapidement sur les routes, et la traversée de villages fût l'opportunité de mieux connaître la réalité de la vie des habitants et des réfugiés. L'état du pays mérite un livre par lui-même, car pour expliquer la situation d'un pays sortant d'une période de guerre fratricide il faut bien plus que des photos et des reportages minute. Le désastre visible préfigure le désarroi des familles, car chacune a perdu des proches lors des événements débutés en 1992. Je me trouvais alors à Djibouti depuis quelques semaines, et l'information de ces hostilités en Europe avait frappé mon imaginaire. En effet, dans les premiers temps, la période d'acclimatation au contexte et aux personnes est assez déstabilisante. Alors qu'en plus on nous parle d'une guerre à deux pas de l'Italie, nous étions tous abasourdis. Le processus de prise de repères est progressif, il tient compte normalement des faits et gestes de l'environnement proche. Or, l'annonce de conflits ouverts

en Europe représenta un fait marquant qui me fit prendre conscience de mon attachement profond à l'Europe. La découverte de cette partie de l'Afrique serait donc une parenthèse pleine d'enseignement et de références à archiver précieusement dans ma mémoire.

Avec le recul, je donne de la valeur aux expériences qui ont enrichies ma vision du monde. Je suis intimement persuadé que toute ma construction psychologique, ainsi que mes représentations du monde sont inspirées de réflexions apparues lors de ma concentration sur des sujets précis. J'affirme d'ailleurs que la concentration efficace et fructueuse s'effectue lors de courtes et intenses focalisations. L'étude longue, laborieuse, d'un sujet précis pendant plusieurs années, sans enrichissement extérieur me semble être plus une justification des hypothèses, qu'une ouverture et une recherche de solides points de comparaison avec ce qui entoure le sujet. L'aventure qui effraie les personnes ancrées dans leurs certitudes est un processus de collecte de données, et il est vrai que l'afflux de ces informations amène à une reformulation de notre interprétation du réel. Les commentaires que formulent ceux qui refusent la mise en oeuvre d'une reconstruction intérieure sont des démonstrations probantes.

Les incompréhensions et le manque de références sont à chaque fois des illustrations de l'allégorie de la caverne de PLATON. Cette théorie nous a été enseignée alors que nous débutions notre prise de conscience du réel, et c'est avec dix années d'accumulation de rencontres, de situations planifiées et imprévues que cette explication

prend tout son sens. J'attribue la plus grande part de mes progrès intellectuels à l'éveil de mes sens dans des lieux non imaginés auparavant. Ceci a permis à mes sensations d'être fondées sur de nouvelles références, ces expériences enrichissent donc le vocabulaire émotionnel dont je dispose ainsi que les registres de comparaison des circonstances vécues ou provoquées. Je crois, et j'ai la sensation d'être maintenant en constante recherche de sens et de possibilités d'emmagasiner de nouvelles informations qui confirment, et également modifieront la carte du Monde qui se dessine en moi. Cette structure consciente, avide des stimulus porteurs d'énergie est en appel de toutes les solutions pour étendre ses ramifications jusqu'à l'ultime expérience qui sera elle aussi une prise d'information, la mort physique. Quelle que soit la peur et la volonté de survie que pourront exprimer mon esprit et mon organisme, je sais déjà que cette situation m'apportera des réponses aux questions jusqu'alors en suspend. Cette perspective positive de cette extrême expérience donne un sens à toute celles que je connaîtrai jusqu'à ce moment. Si la valeur de cette collecte de faits et de réflexion semble futile, je pense qu'il est utile de se poser la question de l'évolution du Monde. Les facteurs d'amélioration de la perception de notre Univers sont semblables à ceux qui développent notre présence en ce Monde. Vous avez certainement vécu intensément des regards profonds qui ont provoqué en votre corps et en votre esprit une forte sensation de présence "ici et maintenant".

Ce sont des sensations qui guident les pionniers vers des

horizons nouveaux, car c'est dans l'inconnu que s'ouvrent les plus belles opportunités de croissance personnelle.

L'Univers connu peut rassurer par l'absence d'impondérables, et nous enfermer littéralement dans la croyance que notre place est là où nous savons ce qui advient, où nous maîtrisons les événements. Les expériences lors desquelles des enfants ont été maintenus hors du Monde et du langage montrent clairement que cette apparente sécurité est un danger pour le déclenchement d'un processus d'évolution et de recherche des sources de connaissance.

La plus poignante expérience est de constater l'intérêt que portent certains enfants aux réseaux qui regorgent d'informations. Internet est une fabuleuse encyclopédie vivante, et, lorsque l'on a décidé d'une recherche pointue la possibilité existe de trouver de multiples formes d'études, de documents et de systèmes qui ont pour but de fournir ces connaissances. La plus importante étapes est la définition de l'objectif de la recherche, car la précision du cheminement à adopter est régit par l'identification des lieux où le réseau pourra mettre en lumière le sujet. L'une des premières questions venant à l'esprit lorsque l'on veut trouver des précisions dans un domaine, est de l'ordre du vocabulaire, il me semble que ce type de méthode de recherche devient également un moyen de choisir et d'identifier plus clairement le sujet traité. L'ensemble du réseau Internet contient les réponses que l'on ne s'est pas encore posées; l'exploration est pourtant risquée sans un point de focus, car l'immensité disponible peut également être un désert

de sens. Le matériel utilisé produit une luminosité qui se substitue à la lumière créée par la découverte de ce que l'on cherche. L'acquisition de connaissance est associée au plaisir de manipuler l'ordinateur et de maîtriser le système qui apporte la récompense attendue. L'entourage étant aussi en quête de savoir et de communication, l'internaute jouit donc d'une atmosphère favorable à son activité sur le Web. L'information textuelle est accompagnée de graphisme, et peut être complétée par la musique et la vidéo. Les parcours virtuels en 3 dimensions sont également possibles, le téléphone comme la vidéo conférence sont maintenant une réalité. D'ailleurs, l'expérience de la communication visuelle et téléphonique sur Internet m'attire beaucoup. Les sites à partir desquels les connexions sont possibles progressent vers une grande qualité d'image, vers la rapidité et la fidélité de reproduction de la voix.

L'utilisation du système de courrier électronique est une grande évolution dans la communication intercontinentale. Elle autorise le contact avec une personne de notre connaissance de l'autre côté de la planète, de lui faire parvenir des textes, des photos, sa voix, ou une vidéo personnelle. Lors des missions Humanitaires ces courriers électroniques renseignent les personnes qui agissent sur le terrain de ce que l'on sait de la situation du pays dans lequel ils se trouvent. Il est étonnant de se rendre compte que ce que l'on peut lire sur l'écran est parfois une source vitale de connaissance du contexte. Le fait que ces informations viennent de l'extérieur permet de prendre de la distance et de voir la

situation dans laquelle on se trouve avec les yeux des autres. En Albanie, lors de la période pendant laquelle les habitats albanais du Kosovo se sont réfugiés dans ce pays, les pages et les reportages d'information nous ont constamment tenu au courant de la situation de l'autre côté de la frontière. Egalement, dans la région où se tenait l'action de notre organisation, les communiqués de presse transitant par email nous abreuyaient de leurs commentaires sur le Monde. Cette sécurité impalpable nous recadrait et donnait plus de contrôle à nos projets hebdomadaires. Au cours de l'organisation des évaluations et des distributions dans les villages de quatre cantons d'une vaste préfecture, j'ai constaté le relativité du danger décrit de façon alarmante par les personnes chargées du briefing de départ. Il est vrai que l'Ordre public m'est apparu rapidement très aléatoire, et l'honnêteté parfaite des forces présentes assez floue. Les groupes masqués prenant le contrôle de la ville à la tombée de la nuit, et parfois plus tôt, semblaient maintenir une certaine sécurité. Ceci n'empêchait pas des règlements de comptes dans la journée, et l'exécution en pleine après-midi de plusieurs personnes ayant probablement transgressé certaines règles implicites. A plusieurs reprises des rafales ont troublé le calme d'une journée ensoleillée, et l'attroupement autour du lieu de l'événement rappelait la curiosité des passants lors d'un accident entre deux véhicules. Au risque de laisser sur place notre chargement de produits hygiéniques destinés aux réfugiés, nous avons souvent poursuivi les distributions dans les villages isolés. Sur le chemin du

retour, longtemps après la tombée de la nuit, nous avons parfois une certaine appréhension à cause de l'état des routes et d'éventuels incidents à venir. J'ai pu me rendre compte que l'insécurité est avant tout dans l'interprétation des événements et l'inconscient collectif à tendance à exacerber les craintes. A plusieurs reprises, en Bosnie et en Albanie, j'ai senti que le plus grand danger venait de la différence de culture et de sensibilité. L'interprétation de nos faits et gestes ont parfois été la cause d'incompréhension. Il est vrai que mon tempérament entier porté vers le désir de réaliser mes projets et de découvrir mon environnement peut créer certains doutes dans l'esprit de personnes paranoïdes. Il semble que les habitants de pays sortant de régimes totalitaires soient enclins à ce type de réactions. En fait, une grande partie du bénéfice personnel de ces expériences est une compréhension accrue du point de vue de personnes vivant dans un contexte très différent et habituées à des interactions et des codes spécifiques. Un exemple très évocateur est celui du signe de la tête pour dire oui et non, ils sont tout simplement inversés, et cela est assez perturbant. Après quelques semaines le mouvement de votre propre tête à tendance à changer, et vos interlocuteurs courants sont alors déroutés à leur tour, car le mouvement d'accompagnement de leur acquiescement et de négation c'est inversé. Le signe de tête affirmatif est alors adapté au notre, et cette modification remet en cause votre propre adaptation. Il est utile d'en parler pour établir une méta communication. C'est complexe, car la plupart des gens

considèrent que si vous ne faites pas comme eux vous avez tort. La majorité peut alors vous montrer que vous cherchez à prouver qu'ils ne comprennent pas les attitudes personnelles que vous souhaitez expliquer. Mais le fait d'expliquer une attitude n'aura aucun effet, car l'hypothèse inconsciente de départ est que votre synchronisation avec leur gestuelle est défailante, il est difficile de croire que dans un autre pays le mode de communication non verbal peut-être si différent. Cette différence est d'autant moins compréhensible que l'on pense son pays et sa culture supérieure aux autres. Les propagandes nationalisantes ont pour résultats perceptibles de faire croire à la population que leur productions, leur culture, leur civilisation est de loin meilleure que celles du reste du monde et aussi que les autres hommes les envient. C'est parfois une sorte d'ironie parodique quand certains vous déclarent que votre aide à leur population est bénéfique à votre propre pays. Ainsi s'envole votre idéalisme, confronté à l'ethnocentrisme des sentiments produits par des gouvernements aux principes cimentés. Le volontarisme prenant le dessus, il est nécessaire de mettre en place des outils pour évaluer froidement les conditions de vie, les besoins primaires de ceux qui vivent dans une région dont vous vous occupez. Les évaluations deviennent alors des études de marché et les contacts humains des outils pour obtenir l'information d'orientation des programmes, plus que pour soutenir les personnes elles-mêmes.

C'est le prix à payer pour l'efficacité, avec des interviews

à but informatif plus que relationnels. Avec certaines personnes s'installent de vrais échanges qui permettent de mieux observer et saisir le sens des situations, des réactions et des paroles ayant des référents culturels très éloignés des nôtres. C'est une quête de sens quotidienne, car plus on avance dans le temps, plus on est attentif aux subtilités porteuses de sens.

De retour dans son environnement culturel, les gens et les choses se découvrent sous un nouvel éclairage. Ce qui était invisible, imperceptible à nos sens émoussés s'offre à notre nouvel état d'esprit et à notre nouvelle sensibilité. C'est certainement l'enseignement le plus riche à tirer de ces expériences à l'étranger. Les expériences ont une valeur en ce qu'elles nous rendent sensibles aux situations et aux ambiances. Chacune d'elle nous plonge dans des contextes et des projets dont la qualité de compréhension des autres est le premier atout pour appréhender la réalité. La richesse et la quantité d'informations dont nous nourrissent ces expériences ont un effet bénéfique sur la réflexion possible sur nous-même, sur nos sociétés, nos relations avec les autres ainsi que les évolutions que nous souhaitons et organisons. D'autre part, cette avalanche qui comble notre curiosité est difficile à trouver lorsque l'on est de nouveau dans un contexte familier. La jubilation de la découverte permanente et de la jouissance intellectuelle sont devenues des besoins que l'on comblera par l'audace d'entrer dans des milieux où l'on pense bénéficier du même émerveillement.

Je pense que cette recherche d'étonnement se rapproche

de ce que nous avons vécu enfant, lorsque chaque minute, chaque situation se présentait à nous comme une révolution par rapport à ce que nous connaissions auparavant. Alors, avec cette nécessité de savoir, l'audace devient systématique, car c'est grâce à elle que s'offre ensuite à nous le spectacle éblouissant nos sens et notre intellect. Les vraies rencontres deviennent possibles par cette faculté de déceler les signaux exprimant les états mentaux et les sentiments que ressentent nos interlocuteurs. Les accords sont physiquement lisibles par la détente corporelle, l'ouverture et ils favorisent la discussion d'un sujet commun. Les désaccords deviennent perceptibles non seulement par l'attitude corporelle, mais aussi par l'atmosphère qui est générée par la tension existant entre les idées contradictoires. Le ressenti des attitudes intellectuelles positives ou négatives engendrent chez moi une attirance très franche ou un évitement immédiat. Ma sensibilité étant aiguisée par ce que j'ai vécu, la valeur des relations favorables est décuplée, tout comme les personnes nuisibles m'apparaissent dangereuses. Je sais à présent combien je peut être dans des dispositions favorables et montrer la meilleure volonté lorsque les personnes qui m'entourent ont un rayonnement emphatique. A l'inverse, je sais également ce que m'inspirent des personnes dont les idées sont malsaines et les valeurs détestables. La maîtrise de soi est un second atout lorsque nos sentiments et nos idées convergent vers de mêmes actions envisagées. Tant l'enthousiasme que le désespoir sont générateurs de

projets. Dans l'un ou l'autre état, nos capacités à mettre en oeuvre des moyens disponibles sont en marche. La sagesse et la tempérance sont salvatrices et grâce à elle je sais que mes idées les plus néfastes envers moi-même ont été remises en question.

L'esprit brouillé d'incertitude je suis parfois en doute, et la raison d'être est mise à mal par ce que je ressens.

L'inexistence aux regards des autres, la futilité de leur opinion sur mes maigres réussites atteintes avec effort et renoncement personnel sont des sujets de souffrance. Le climat grâce auquel on se met en face du monde et de ceux que l'on connaît provoque de brusques et lumineuses prises de conscience. De nombreuses personnes ayant vécu à l'extérieur de l'hexagone, dans des contextes enrichissants et porteurs d'émulation se rendent compte du fossé creusé par ces expériences individualisantes. Quelle souffrance, de s'apercevoir différent de celui que l'on était aux yeux des amis, des voisins et des connaissances. Ce contraste engendré par la mise en valeur de talents personnels et de vécu émotionnel nous positionne d'emblée comme venant d'un autre monde. Ce monde a mis l'emphasis sur des facultés cachées et la relativisation de nos valeurs les plus fortes nous oriente vers une recherche plus que dans l'expectative de ce peut nous apporter la vie. La variété et l'intensité d'une existence en situation de permanente stimulation nous motive à mettre en oeuvre des stratégies afin de créer les événements lors desquels nous ressentirons les émotions dont nous avons envie.

L'audace, la ténacité, la perspicacité, le tact et le sens de

la situation deviennent des maîtres mots. La vie prend un sens différent, l'expérience nous fait jouer sur un registre plus élevé. C'est une joie intense de faire partager le fruit de ces découvertes et une jubilation de constater qu'elles peuvent enrichir et illuminer le regard des autres sur la vie.

Ce plaisir est rare, et le bonheur de faire bénéficier quelqu'un des enseignements dictés par des rencontres et des faits précis est furtif. On ne peut se résoudre à accepter que l'on a vécu seulement pour soi, c'est un défi de sens, et l'éventualité d'échanges fructueux est comparable à une promesse d'Amour. Car c'est de cela qu'il s'agit, il me semble que l'Amour est une faculté d'être disponible pour rencontrer les demandes et les souhaits d'enrichissement mutuel. L'ambition se heurte à de nombreux écueils, le besoin d'émerveillement dépasse parfois l'envie d'évolution. Le vœux d'être un médiateur pour transmettre un savoir et expliquer des situations significatives crée des réticences et des reculs de personnes dont l'intellect se cabre devant l'écroulement de certitude très ancrées. Les piliers de nos réflexions soutiennent les frontons de nos présupposés. La sagesse de celui qui estime connaître quelque chose le mène à écouter et à juger l'aptitude de l'interlocuteur à accepter les paroles perturbatrices. La saturation des auditeurs est atteinte lorsque plusieurs idées fondatrices sont ébranlées. Les fissures décelables dans les murs des esprits annoncent les réactions inhérentes aux changements inattendus.

"Nul n'est prophète en son pays" vous annonce la

difficulté de faire passer l'essentielle remise en question des routines de l'existence quotidienne créée par un contexte dont la structure est figée. C'est la rencontre de schémas de pensée correspondants à des critères culturels et sociaux fondés par des environnements et des idéologies nouvelles que nos facultés de réflexion s'épanouissent. Comme je pense l'avoir écrit précédemment, la compréhension est rendue difficile de par le manque de repères d'expérience. Il est complexe de construire un processus de pensée se référant à un contexte virtuel, même si celui-ci existe dans l'intellect d'une personne. Les clichés n'étant pas détruits par la réalité de la vie dans un pays précis, les réflexions le concernant sont influencées par des archétypes toujours présents dans nos inconscients. Alors, comment diffuser le miel de ces moments jubilatoires dont on sait qu'ils ont joué des rôles incomparables dans l'histoire de l'évolution de l'Humanité. Quelques touches de couleurs changent un tableau et modifient la perception de ce qui préexistait. Ainsi, les instants les plus propices aux vraies transmissions de connaissance paraissent être ceux dont on reconnaît la similitude avec ce que l'on souhaite expliquer. La conversation qui construit une communication sur un registre commun permet la convergence vers une situation intellectuelle favorable aux échanges émulateurs.

L'aventure du monde, de 1992 à 2000.

RDM <http://reporter.co.nr>

Dominique Marc DESCHAMPS

26 rue de la ferme

94210 La varenne FRANCE